1 SEPTEMBRE 1951

N° 307 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois

PAS DE TRÊVE EN CORÉE

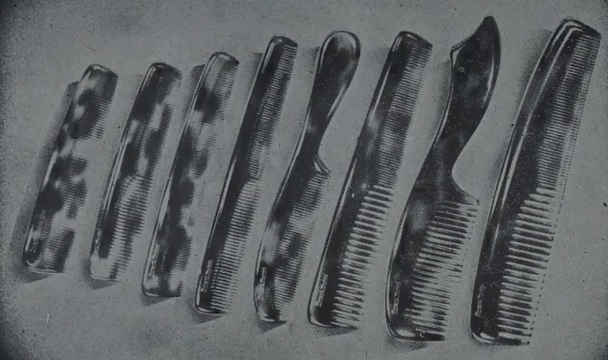
De mauvais prétextes ont servi à rompre les négociations de Kaesong. La guerre reprend avec son cortège de scènes déchirantes, comme celle de ces enfants qui s'écrasent pour attraper quelques rations alimentaires distribuées par les services de l'intendance américaine. Phot. Acmé.

François Auchard

EST UNE MARQUE

PEIGNES DE TOILETTE_MATIÈRE DE LUXE "JASPÉCAILLE" Rhodoïd

possédant toutes les qualités de l'écaille naturelle



Un demi-siècle de Qualité française !

BELLE FABRICATION MAIN !

GOÛT PERFECTION

EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURE_PARF. de LUXE_Gds MAGASINS

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

HAVAS

Sonora seul

VOUS DONNE UN PORTATIF QUI ÉGALE LES MEILLEURS POSTES D'APPARTEMENT

"Piléprise"

Le "PILÉPRISE" marche indifféremment sur les piles incorporées ou sur tous secteurs.

C'est un poste exceptionnel d'une conception entièrement nouvelle. 7 lampes - ÉTAGE HAUTE FRÉQUENCE permettant l'écoute parfaite des postes éloignés. Réception sur CADRE ACCORDÉ INCORPORÉ éliminant la majorité des parasites industriels.

En fonctionnement "secteur", utilisation d'une lampe B.F. distincte Ce montage permet une grande puissance et une musicalité remarquable. Dispositif spécial RÉGULATEUR de TENSION protégeant les filaments des lampes batterie des survoltages du réseau. RECHARGE AUTOMATIQUE prolongeant 3 fois la durée des piles.

Cadran-miroir qui s'allume automatiquement sur prise électrique, et, sur pile, sur simple pression d'un bouton. Le "PILÉPRISE" peut être fourni dans diverses couleurs ravissantes.

Trois gammes d'ondes : 30 à 52 Mètres, 180 à 580 Mètres, 950 à 2.000 M.

Il ne pèse que 4 kgs. 300 avec piles.

DIMENSIONS : Long. 27cm, Haut 21cm5, Prof. 14cm5

32.950 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant contenant toutes les caractéristiques sur ce poste. Demandez le dépliant E4.

Sonora RADIO

USINES ET BUREAUX A PUTEAUX (Seine)

DP 104

SOURIANT, PONCTUEL, DÉTENDU

ce monsieur "à la page" arrive à New York à bord du Parisien.

Le Parisien, service de luxe Air France est l'avion le plus confortable de la flotte transatlantique Air France.

Hommes d'affaires, savants, artistes, aiment à s'y rencontrer au hasard des traversées. Profitez donc de votre prochain voyage à New York pour connaître l'ambiance du "Parisien". Dans une cabine spacieuse sont disposés de luxueux fauteuils couchettes, dans lesquels vous pourrez dormir, comme dans votre lit. Vous savourerez d'excellents repas au champagne. Vous serez certain d'arriver à l'heure, car sur la ligne Paris-New York, Air France est la régularité même.

Le PARISIEN

quitte Paris tous les mardis à 21 heures

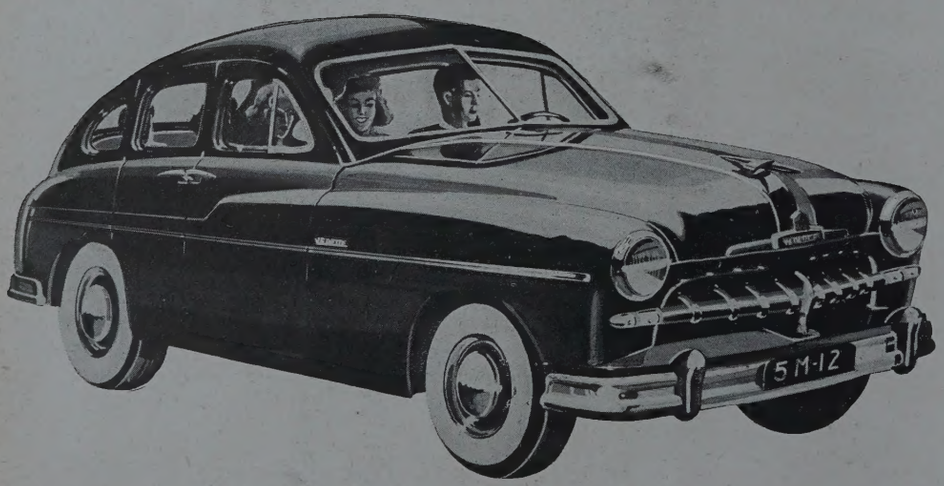
Service régulier direct tous les soirs avec fauteuils-couchettes.

AIR FRANCE

TTES AGENC. DE VOYAGES ET 119, CH.-ÉLYSÉES, BAL. 70-50 - 2, R. SCRIBE, OPÉ. 41-00

G DE LAVERERIE
MOSSANT
double bord
très léger
Publ. SACHA.

Silence



VEDETTE

la voiture qui mérite son nom

FORD S.A.F. POISSY

PROPAG F 118

7e ANNÉE — NUMÉRO 307 1er SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

RUPTURE A TÉHÉRAN OU SUSPENSION ?...

Les négociations anglo-iraniennes, qui avaient repris grâce aux efforts de M. Harriman, ont été rompues. Le Premier persan, M. Mossadegh (à droite avec M. Stokes, chef de la mission britannique, et, à gauche, au centre, avec l'envoyé américain, M. Harriman) a repoussé la proposition de placer les raffineries d'Abadan sous le contrôle d'un directeur anglais. M. Stokes, qui s'était efforcé d'amener à une transaction les hommes politiques d'Iran (en haut, devant le Sénat), s'est heurté notamment à l'intransigeance du leader nationaliste Ayatullah Kashani (en bas). Dès qu'il a connu le refus du gouvernement iranien M. Stokes a regagné Londres, tandis que M. Harriman, quoique voulant demeurer optimiste sur l'issue du conflit, quittait Téhéran.

ACTUALITÉS MONDIALES

PARIS. Le gouvernement vient d'élever à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur M. Paul Claudel en hommage à la fois à la carrière littéraire et aux services diplomatiques de l'illustre poète.

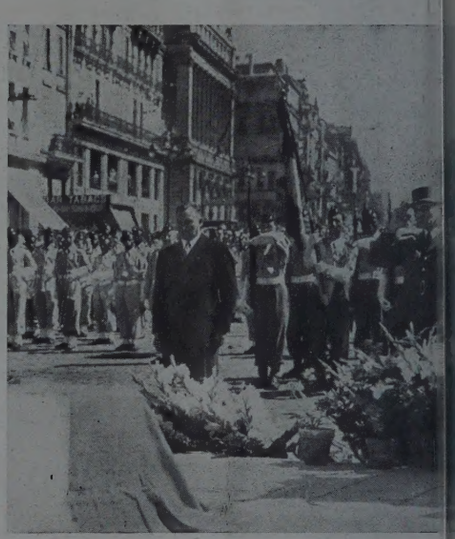
VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

UN TYPHON s'est abattu sur l'île de la Jamaïque où il a fait 150 morts et plus de 20 milliards de dégâts. La capitale, Kingston, a particulièrement souffert. Dans le port, des navires ont chaviré ou ont été projetés sur le rivage. L'ouragan a foncé ensuite sur le Mexique faisant de gros dégâts à Tampico.

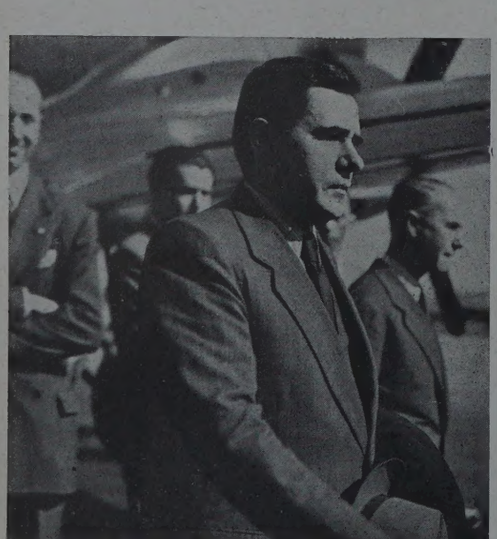
CASTELGANDOLFO. De sa résidence d'é Souverain Pontife, en pressant un bouton, a ill à Catane, en Sicile, une statue de sainte Agathe pour le 17e anniversaire du martyre de la

LE BOURGET. De nombreuses personnalités ont assisté à l'aérodrome à l'arrivée de la dépouille du général Chanson, victime d'un attentat près de Saïgon. Une cérémonie funèbre a eu lieu ensuite aux Invalides.

PARIS. Diverses cérémonies ont commémoré la libération de la capitale. Les anciens combattants de la Préfecture de police ont fleuri les plaques apposées aux points où tombèrent des gardiens de la paix.



MARSEILLE. Les corps de 314 officiers, sou ciers et soldats qui ont trouvé la mort en chine ont été rapatriés par le paquebot *André-* et salués par le général de Lattre de Tas



CHERBOURG. M. Andréi Gromyko, chef de la délégation soviétique à la Conférence de San Francisco, s'est embarqué pour New-York sur le *Queen Elizabeth*. Il n'a fait à Paris qu'un très bref arrêt.

ISTAMBUL. Rentrés récemment du front de Corée, avec un certain nombre de leurs camarades, ces deux soldats déposent une couronne au pied du monument de Kemal Ataturk, fondateur de la République turque.

BERLIN. Le docteur Schumacher, chef des soc démocrates allemands, a prononcé dans l'ancienne tale du Reich un grand discours dans lequel repris ses attaques contre les occupants occiden

LA SEMAINE

WASHINGTON. Confirmé pour une nouvelle période de deux ans dans son poste de président du Comité des chefs d'état-major, le général Bradley (à g.) reçoit la commission présidentielle des mains du général Bergin.

PARIS. M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., a visité, conduit par l'architecte M. Carlu (en chapeau), les bâtiments en construction pour la session de cet organisme, qui s'ouvrira le 6 novembre prochain.

PARIS. Revenant du *Jamboree*, une délégation de scouts américains a été reçue par M. André Marie, à qui elle a offert un maillet taillé dans des boiseries provenant de la reconstruction de la Maison Blanche.

PLACE SAINT-SULPICE, JEAN-LOUIS BARRAULT DIT A LOUIS JOUVET L'ADIEU DÉCHIRÉ DU THÉATRE.

LE SOUVENIR DE LOUIS JOUVET

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Parfois, quand il sortait de scène, Jouvet, dans l'ombre du plateau, saisissait ma main et la guidait jusqu'à sa poitrine.

— Toi qui es médecin, disait-il, sens mon cœur !

J'appliquais mes doigts sur une poitrine haletante et je percevais des battements furieux, les battements de ce cœur qui vient de s'arrêter après avoir longtemps frémi dans les affres du métier chanceux qui consiste à donner aux œuvres des poètes, tragiques ou comiques, la vie des tréteaux, c'est-à-dire l'accomplissement.

Nous avions connu Jouvet avant la première guerre mondiale, alors que Jacques Copeau, saisi d'une sainte ferveur, d'une ferveur communicative, composait et endoctrinait la petite troupe qu'il allait pousser sur la scène du Vieux-Colombier. Comme le jeune seigneur dont Théophile Gautier nous a conté l'histoire, je suivais le chariot de Thespis, c'est-à-dire que j'accompagnais souvent ma femme. Avec Louis Jouvet, Charles Dullin, Roger Karl, Suzanne Bing et quelques autres, elle était parmi les premiers serviteurs d'un théâtre qui se voulait pur, pauvre, dévoué pieusement à l'œuvre d'art. La troupe travaillait alors dans une thébaïde, sur certaine colline verdoyante, non loin de la Ferté-sous-Jouarre. On préparait là les spectacles du commencement, et, entre autres, une pièce de Thomas Heywood ; *une Femme tuée par la douceur*. Le Jouvet de ce temps-là n'était pas encore celui qui devait, par la suite, divertir, étonner, enchanter toutes les sociétés lettrées. Il en était à chercher la carrière, l'impulsion ; il cherchait peut-être aussi sa nature profonde, que l'on sentait trembler de sévère enthousiasme. Cette révélation vint avec le succès d'une farce de Molière : *l'Amour médecin*. Jouvet avait été chargé d'un rôle comique ; il l'avait accepté avec un peu d'étonnement, mais il fallait se plier aux disciplines de la maison. Il s'y montra soudain très surprenant acteur. Le théâtre du Vieux-Colombier commença de voyager, emportant avec soi le bruit de son jeune succès. Il m'arrivait de suivre nos comédiens, et je voyais, avec une extrême curiosité, de mois en mois, se développer la personnalité de Jouvet. Il avait un don, essentiel pour les gens de son état, celui de l'imitation et, singulièrement, de l'imitation vocale : qu'il passât trois jours dans une province, et il en prenait aussitôt l'accent.

Puis vint la guerre, la dispersion de tout et de tous. Puis encore la paix, avec la belle résurrection du Vieux-Colombier. Enfin la retraite de Copeau. Désireux de voler de ses propres ailes, Jouvet ne tarda pas à donner toute sa mesure, et comme acteur et comme homme de théâtre — l'expression de metteur en scène me semble ici par trop étroite et je dirais plus volontiers : créateur de spectacles.

Pendant le temps de l'entre-deux-guerres, Jouvet a fait partie de cette petite pléiade d'acteurs doués qui ont modifié profondément la vie de la scène et les goûts des spectateurs. Il a joué les classiques ; c'est un titre non médiocre à notre gratitude. J'ai toujours regretté qu'une admirable tragédienne comme Sarah Bernhardt ait donné si peu de son talent aux ouvrages de nos classiques. Ce n'est pas un reproche que l'on pourrait faire à Jouvet. Pour *l'Ecole des femmes*, pour *Dom Juan*, et même pour *Tartuffe*, il a dépensé beaucoup d'invention. Il a fait comprendre, non sans assouvir son goût de la mécanique et des artifices, que notre théâtre classique — tragédie ou comédie — est à mettre au nombre des mystères français, avec notre goût des jardins construits, de l'éloquence appliquée, de la cuisine savante, de la variété, de l'invincible esprit critique.

Jouvet a été, en outre, un très diligent serviteur de ses contemporains, des auteurs de sa génération. Son nom demeurera longtemps attaché, dans le souvenir et dans l'histoire, à l'œuvre de Jules Romains, à celle de Jean Giraudoux, pour ne citer que ces deux-là.

On a vu, non sans raison, en Louis Jouvet, l'un des continuateurs de Copeau. Comme le fils qui porte encore la renommée de son père, mais qui s'éloigne de lui, quand même, avec résolution, Jouvet a tenu compte de l'évolution du public. L'austère pauvreté qui guidait Copeau et qui a longtemps encore inspiré Charles Dullin, Jouvet a bientôt compris qu'elle n'était plus au goût du jour. Salué par un grand public fidèle, il a été l'homme d'un art somme toute raffiné, aristocratique, sûr de ses destinées.

Elle achève ainsi de se dénouer, l'équipe des hommes courageux qui ont, effectivement, fait beaucoup pour renouveler les formules du spectacle. Pitoëff, qui nous a tant appris, nous a quittés depuis longtemps : le cœur aussi l'a trahi. Il n'a pas pu résister à cette vie de notre siècle, à cette vie qui, si cruellement, use tous les ressorts d'une âme et d'un corps. Dullin aussi a terminé sa noble et courageuse carrière. Voici Jouvet qui s'en va. Nous pouvons penser avec envie à cet homme qui est mort en travaillant, au point le plus haut de sa course. Nous regardons avec douleur s'éloigner ces ombres familières et nous nous tournons maintenant vers l'avenir pour héler, selon la parole de Sophocle, ceux qui sont, à nos yeux, la « jeune postérité ».

Copeau exigeait de ses comédiens, fussent-ils les meilleurs, qu'ils fissent « des passages » — autrement dit de la figuration, — dans les scènes où ils ne jouaient pas. C'est ainsi que Louis Jouvet fut désigné pour être un des citoyens romains qui dans le *Jules César* de Shakespeare poussent des clameurs en écoutant l'oraison funèbre d'Antoine.

Il ne s'acquittait pas de cette tâche avec toute la conviction nécessaire. Comme ses répliques, et celles de ses camarades, devaient nécessairement se perdre dans le tumulte et ne pouvaient pas être entendues, fût-ce au premier rang des fauteuils, il n'avait rien imaginé de mieux que de leur substituer la ritournelle des camelots :

— Demandez *l'Intran*, les dernières nouvelles...

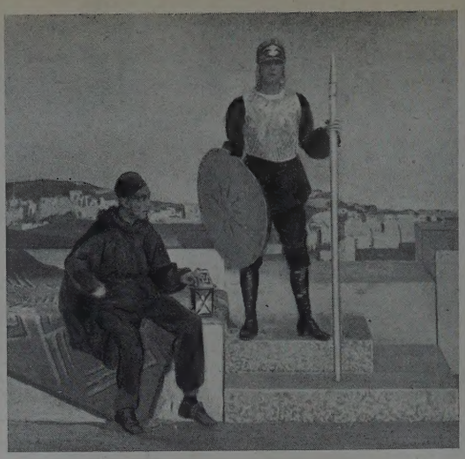
Cela marcha très bien jusqu'au jour où les autres acteurs décidèrent de lui faire une blague et, au lieu de hurler leur texte, le susurrèrent : du coup la salle ne perdit pas un mot de ce curieux anachronisme, ni Jacques Copeau non plus. Il y eut une scène orageuse dans le bureau directorial du Vieux-Colombier.

En 1913, chez Copeau, a une répétition de « L'Avare » ; Jouvet (assis) est régisseur.

Chez Copeau toujours : Blanche Albane, A. Tallier (debout), Jouvet (avec son chien), Copeau, Dullin (accroupi), Carifa, Jane Lory, Roger Karl, Roche et Suzanne Bing.

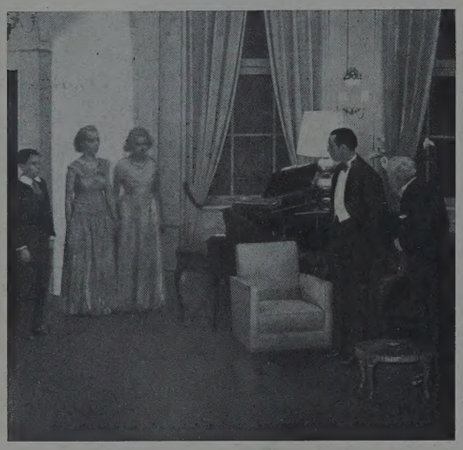
Séance de gymnastique sous la direction de Roger Karl. Au centre, Louis Jouvet.

1924. — « KNOCK. »



1929. — MERCURE DANS « AMPHITRYON-38 ».

1933. — « INTERMEZZO. »



1934. — « TESSA » A L'ATHÉNÉE.

1935. — « LA GUERRE DE TROIE... »

1936. — « L'ECOLE DES FEMMES. »

1937. — « ELECTRE » (LE MENDIANT).

1939. — LE CHEVALIER DANS « ONDINE ».

1945. — « LA FOLLE DE CHAILLOT. »

1947. — DOM JUAN.

1950. — SON DERNIER ROLE : TARTUFFE.

AU CINÉMA DANS « COPIE CONFORME ».

QUELQUES-UNS DES GRANDS ROLES DE LOUIS JOUVET

MON AMI LOUIS JOUVET

PAR MARCEL HERRAND

MONFORT-L'AMAURY, 17 août, 3 heures du matin.

La lune éclaire violemment le jardin et la forêt. Mon grand chien dort à mes pieds. J'entends au loin le premier chant du coq, et la grande horloge de l'église Saint-Pierre pointe les heures, les demies, les quarts. Louis Jouvet est mort hier soir à 20 h. 15, dans son théâtre.

C'est en novembre 1919 que j'ai fait sa connaissance, au théâtre du Vieux-Colombier de Jacques Copeau, qui venait de m'engager comme comédien, sur une recommandation d'André Gide.

Je revois sa grande silhouette noire, son visage émacié toujours chaussé de lunettes. Il passait très rapidement dans les couloirs et les coulisses quand il ne répétait pas et paraissait toujours terriblement affairé. Outre son métier de comédien, il était directeur de la scène et s'occupait activement de l'architecture scénique et de l'éclairage. Je revois encore les deux boîtes à lumière de son invention (cour et jardin), que nous appelions les « jouvets ».

Et je le revois sur le plateau, Géronte inoubliable, fantasque Thomas Aguecheek aux tresses blondes et au chapeau ailé, Docteur Macroton, Autolycus pittoresque, superbe Evêque de Lima, truculent Sganarelle.

Je quittai le Vieux-Colombier et le retrouvai quelque temps après à la Comédie des Champs-Elysées, qu'il devait diriger par la suite. J'appartenais plus ou moins à la troupe et nous prenions souvent nos repas ensemble chez « Francis », le restaurant de la place de l'Alma, qui devait servir de décor au premier acte de *la Folle de Chaillot*. A cette époque il pensait déjà à *l'Ecole des femmes*, et c'est là qu'il me parla pour la première fois du *Siegfried* de Jean Giraudoux. Puis il quitta l'avenue Montaigne pour l'Athénée.

Le hasard nous fit retrouver à Bordeaux pendant les jours les plus sombres de la débâcle. Nous ne nous quittions pour ainsi dire pas.

Il partit pour Aix-en-Provence, je partis pour Florac. C'est là qu'un télégramme de lui me fit le rejoindre. Nous nous promenions la nuit dans la ville aux belles fontaines. Nous étions tristes et il n'était pas question alors de faire des projets. Mais je me rappelle avec quelle passion et quelle intelligence aiguë il m'expliquait ce qu'il appelait « le sentiment dramatique ».

Puis nous sommes remontés ensemble vers Paris occupé, via Vichy.

Il ne joua jamais devant les occupants. Il préparait sa grande aventure d'Amérique du Sud et ne revint qu'après la libération.

C'était en août 1940. Paris était vide. Un matin nous allâmes ensemble chez « ces messieurs », comme il disait, demander l'autorisation indispensable pour rouvrir, lui, l'Athénée, moi, les Mathurins.

Le lieutenant qui devait nous recevoir nous fit attendre fort longtemps et debout. A la fin, Jouvet lui fit transmettre ce message : « Vous serez bien aimable de faire savoir au lieutenant que s'il est lieutenant dans son corps d'armée, dans le mien je suis général. » Et nous partîmes.

Je le vis dès son retour et le vis souvent.

Il y a quinze jours exactement je tournais à ses côtés dans *la Noce des quatre jeudis*. Il me parlait de *la Puissance et la Gloire*, me questionnait et me conseillait sur mon propre travail. Il s'inquiétait de ma santé. Hélas !...

Je l'ai revu pour la dernière fois, tout vêtu de blanc sur son lit blanc, immobile et superbe, dormant de son grand sommeil, dans son bureau exactement éclairé comme le jour où il lut pour la première fois devant Marguerite Moréno, Yolande Laffon, Monique Mélinand et moi-même *la Folle de Chaillot*.

Il ne m'a jamais rendu que des services, jamais prouvé que l'affection la plus attentive. Ma reconnaissance est profonde et ma peine infinie.

Adieu Louis. Tu viens d'entrer dans la légende !

EN TOURNÉE AVEC LUI...

PAR CATHERINE MOISSAN

J'ai vécu auprès de Jouvet pendant une des périodes les plus glorieuses et les plus tragiques de sa vie. Il s'agit des quatre ans d'exil que Jouvet s'imposa pendant la guerre, durant lesquels à travers l'Amérique latine, les Antilles et le Mexique il représenta la France.

Coupée de l'Europe, l'Amérique latine subissait l'influence américaine. Le français, jusqu'alors obligatoire dans les écoles supérieures, ne l'était plus. Mais après le passage de Jouvet le français reprenait ses droits.

Comme il était émouvant de planter à des milliers de lieues de notre pays la tente d'Holopherne, les arbres de Montsainvierge ou la maison du Barbouillé à l'heure où l'on doutait de la France ! Et cette « Marseillaise » inoubliable entonnée par les spectateurs chiliens à la fin de notre représentation d'adieu à Santiago ! Oui, tout cela donnait un peu de force à Jouvet, mais il y avait de sombres moments. Le théâtre où nous jouions à Buenos-Aires brûla un quart d'heure avant la représentation de l'*Annonce faite à Marie*. Parfois les comédiens, lassés d'une tournée interminable, voulaient tout abandonner, et Jouvet, submergé de travail, arrivait à vaincre les défaillances.

Que d'efforts il déploya pour lutter contre sa nostalgie de Paris ! Les voyages ne lui convenaient pas. Les minutieux dessins à la plume d'un portail d'église, d'un vieux balcon en fer forgé que faisait Camille, le machiniste, l'intéressaient plus que tous les paysages merveilleux que nous voyions.

Parfois il se détendait un moment. Pendant le voyage en bateau de Santiago à Lima il fut d'excellente humeur. Je le trouvai un matin sur le pont. « Tiens, dit-il en regardant les deux petites colombes d'or montées en boucles d'oreilles que je portais, tu t'es fichu le Saint-Esprit aux oreilles. » Il était en train de cirer ses chaussures. Il s'offrit à faire les miennes et, enchanté, eut bientôt quelques clients parmi mes camarades. Mais le Patron préférait encore exercer ses talents de coiffeur. Un de mes camarades passa devant nous : « Tu as les cheveux bien longs, mon garçon ! » et Jouvet de s'acharner sur la nuque du patient.

Il savait tout faire. Quand nous essayions sur scène des costumes, il ne restait pas longtemps dans la salle. D'un bond il était sur le plateau, s'emparait des ciseaux et des épingles, accentuait un décolleté, décousait l'ourlet d'une jupe, supprimait un bouton. La couturière tremblait, le dessinateur défendait ses idées, Jouvet finissait par l'emporter.

Le Patron n'aimait pas voir ses comédiens chômer. Un compartiment vide dans un train, un coin de pont tenaient vite lieu de salle de répétition.

Au théâtre il ne supportait aucune personne étrangère aux répétitions. Un jour, à Rio, quelqu'un se faufila silencieusement dans la salle pendant une séance de travail. Jouvet somma l'importun de se retirer. C'était Orson Welles. Il sortit timidement en s'excusant de sa bonne grosse voix.

Malgré ce travail continu, à chaque représentation le trac s'emparait de Jouvet avec une telle violence que ses genoux en tremblaient. L'attente de la première réaction audible d'un public étranger était chaque soir cruelle. Est-ce qu'il allait « marcher » ? Est-ce qu'on n'entendrait pas le régisseur dire : « Ils sont peints sur une toile de fond ce soir. » Moment d'angoisse. Puis on sentait le public « accroché ». Jouvet se détendait.

Ces quelques souvenirs familiers m'ont paru le meilleur hommage qu'une humble comédienne pût rendre au grand homme de théâtre avec lequel elle a eu le privilège de travailler.

Que serait devenue la troupe si les comédiennes s'étaient mariées, disait Jouvet. « Déchaîne-toi, mais ne t'enchaîne pas », conseillait-il aux soupirants trop pressants.

LA LEÇON DE LOUIS JOUVET

PAR GERMAINE BEAUMONT

Je voudrais oublier un instant les raisons du cœur qui font de la mort de Louis Jouvet un si grand drame et me souvenir aujourd'hui des raisons de la raison qui élevait chacun de ses spectacles à la dignité d'un enseignement ? N'étais-je pas, n'ai-je pas été pendant d'innombrables années un des plus fidèles éléments de son public ? Et lorsque j'allais l'entendre ne savais-je pas que je sortirais du théâtre enrichie de tout ce qu'il ne manquerait pas de m'apprendre ?

Je ne parlerai pas toutefois ici de son interprétation des œuvres contemporaines. Il était en lui de saisir les raccourcis, les subtilités, l'expression parfois abrupte, parfois déliée à l'infini des auteurs dramatiques modernes. Mais je parlerai de son interprétation de Molière, parce que pour moi Louis Jouvet, cet homme si actuel, était comme le prolongement de l'homme du XVII[e] siècle, qu'il fut en réalité. Oui vraiment, du XVII[e] siècle, au point que les costumes de cette époque ne firent jamais de lui un homme costumé, mais un homme ressuscité.

C'est pourquoi je n'ai jamais pensé que l'on dût discuter au sujet de ses trois interprétations les plus importantes : dans *l'Ecole des femmes*, *Dom Juan* et *Tartuffe*. Les fervents d'une tradition qui me paraît surtout une habitude diminuent Molière en le maintenant dans son époque. Louis Jouvet, qui connaissait Molière par une divination qui dépassait le texte, savait bien quels prolongements on peut donner aux créations du génie, et comment le génie appartient à la sensibilité de tous les temps. Au surplus, ce thème de la solitude qui soutient si fermement l'œuvre dramatique de Molière, qu'a-t-il fait que de nous le rendre dans son évidence. Seul est Arnolphe, seul est Don Juan, plus seul encore est Tartuffe.

Comme des milliers de spectateurs j'ai vu maints Tartuffes, dont certains mémorables. C'est Louis Jouvet qui m'a fait penser que Tartuffe n'était pas seulement un imposteur, mais un homme malheureux, un homme seul. Et que son aventure ne finissait point quand la justice du grand roi s'abat sur lui. C'est lui qui m'a montré le tragique isolement de l'hypocrite démasqué, rejeté comme une balle, de sarcasme en sarcasme, d'insulte en insulte, et voué à l'horrible châtiment de vivre et de se survivre.

Cette solitude suggérée sur la scène par une de ces merveilleuses abstentions de Jouvet qui étaient comme la clef de son génie, par on ne sait quelle stupeur du regard, quelle mine, quel mouvement résorbé, voilà ce qui fut pour moi, et pas seulement pour moi, la révélation, l'éclair jeté sur l'abîme humain. Voilà la vérité du « pauvre homme », la permanence de sa tragédie. C'est à Jouvet que je dois d'avoir compris le mimétisme désespéré de l'homme seul qui cherche à se fondre dans une cellule familiale, un groupe social, une classe, un clan. D'avoir vu en lui l'acteur sans théâtre qui joue sa propre faiblesse sur la scène des hommes, soigne ses entrées, manque sa sortie.

Il faut une grande bonté de cœur pour contraindre à penser au malheur des méchants, un grand art pour amener ces méchants jusqu'à nous. Louis Jouvet était bon et c'était un très grand artiste.

UNE SUGGESTION DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

Le nom de Louis Jouvet est désormais indissolublement lié dans l'histoire du théâtre à celui de l'ATHÉNÉE. Tous les amis de l'art dramatique souhaiteront avec nous qu'il soit perpétué au fronton de la charmante salle et que, quel que soit le sort réservé à l'ATHÉNÉE, celui-ci demeure sous l'égide du grand artiste qui y joua Molière et Giraudoux

LE THÉATRE LOUIS JOUVET

JOUVET ET L'AME DU SIÈCLE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le rideau qui tombe sur la vie de Jouvet, c'est bien autre chose que la fin d'une comédie humaine comme il y en a tant en ce monde. Parce que ce grand Jouvet, c'était bien plus qu'un comédien, fût-il de génie. Mais qu'était-il donc, au milieu de son temps ?

L'histoire littéraire, quand elle s'applique à classer les valeurs de notre siècle, a déjà commencé d'y inclure le chapitre des metteurs en scène : Copeau, Dullin, Jouvet, Baty, pour ne nommer que les quatre grands, comme on fait toujours. Et c'est bien une particularité de l'époque que cette renaissance de l'art du théâtre, qui ne s'exerce pas seulement par les œuvres et par les acteurs, mais qui renouvelle à fond le jeu même de représenter la vie des hommes aux yeux des hommes. Il y a là un trait du XX^e^ siècle qui est beaucoup plus qu'un aspect de l'évolution des arts ou des mœurs. A représenter la vie on n'évite guère de donner un sens à la vie. Le théâtre, s'il n'est qu'un divertissement, oublie cette vocation. Mais le mot vocation n'est pas trop fort pour rappeler que le théâtre, quand il fut la fleur d'une civilisation, comme au temps de la tragédie grecque, était un acte de vie spirituelle. Or il est remarquable que le théâtre, de nos jours, ait retrouvé souvent cette vocation-là. Et Jouvet est de ceux qui ont rouvert les mirages de la scène sur certains mystères sacrés.

Je ne parle pas d'autres mystères, faut-il le dire, que de ceux qui sont au fond du théâtre lui-même. Jouvet, qui a donné une vie nouvelle à maints chefs-d'œuvre du théâtre classique, n'a jamais porté son intérêt sur *Polyeucte* ou sur *Athalie*. Mais je ne l'ai jamais vu sur la scène et je n'ai jamais causé avec lui sans éprouver un sentiment qui émanait d'au delà de son regard dur et de sa voix brève : d'un côté ou de l'autre de la rampe, Jouvet se sentait visiblement engagé dans la comédie dramatique dont le partenaire invisible s'appelle le Destin ; et il nous y engageait avec lui. De là cette fascination que ses yeux pouvaient avoir pour fixer toute une salle comme par un reflet de feu éternel. De là aussi peut-être cette diction qui mettait les mots en pièces pour nous les jeter : le langage, cette collection de moyens termes entre notre relatif et l'absolu, Jouvet en déblayait la scène du monde pour que fussent posées les vraies questions.

Sa stature se dresse en bonne place dans ce siècle qu'un critique, R.-M. Albérès, a très bien nommé un siècle métaphysicien : ce qui veut moins dire une époque d'esprits philosophiques que d'âmes tourmentées. Un temps où la terre des hommes s'ouvre sur des abîmes, une saison grandiose pour la poésie de Péguy et le drame de Claudel, pour le *Faust* de Valéry, le vertige de Proust, l'angoisse bernanosienne. Dira-t-on qu'il y eut peu de contacts entre Jouvet et ces génies abrupts ? Tandis que la rencontre décisive fut pour lui celle d'une poésie plus gracile, celle dont l'âme légère anime le théâtre de Giraudoux. Mais nous devons précisément à Jouvet, au moins pour une grande part, de savoir que le précieux Giraudoux ne fut pas un témoin mineur de ce siècle terrible. Par Jouvet certaines des fantaisies que Giraudoux a brodées sur les glacis d'un paradis perdu nous ont mieux laissé entendre ce qu'elles contenaient d'effroi de l'homme et de défi à Dieu. L'éclairage projeté par Jouvet sur le spectre d'*Intermezzo*, l'accent dont il a martelé certaines sentences du jardinier dans *Electre* appartenaient à ce théâtre éternel où l'homme se jette hors de lui-même pour contempler le problème de sa vie.

C'est de ce théâtre-là que Jouvet a été l'un des grands hommes, quand, plus hardiment et plus gravement que personne ne l'avait fait depuis trois siècles, il a relayé Molière. Il faut le proclamer d'autant plus haut que cela a été plus mal compris : Molière doit à Jouvet, de nos jours, certaines révélations de son génie que tous les âges précédents avaient ignorées. Cela fut applaudi dans *l'Ecole des femmes*, aux trois quarts méconnue, dans *Dom Juan* et dans *Tartuffe*. Je sais que pour Jouvet ces trois mises en scène, ces trois interprétations, qui furent réellement et profondément créatrices, procédaient du même esprit, de la même méditation et de cette interrogation constante par laquelle ce grand comédien se faisait spectateur de la vie humaine. C'est ici que l'art du metteur en scène prend cette élévation qui distingue le théâtre à notre époque. Les questions dont Jouvet a dressé sous nos yeux la figure vivante, ce sont les questions mêmes que Molière avait laissées en suspens sur les points avancés où son œuvre a le plus d'audace.

Quelles questions ? Celles qui ne laissent pas notre vie en repos et qui tiennent nos jours ouverts sur le soir de notre destin. Celles où se débattent nos amours, amours humaines, amour divin, entre les mensonges de notre nature et la vérité de notre espoir. Arnolphe, Tartuffe, Don Juan : le même personnage, en somme, le même homme, qui est l'homme éternel, tel que Jouvet nous l'a fait voir dans une parfaite continuité, prisonnier de ses illusions, de son imposture, et si son orgueil l'en dégage, guetté par le prince que ce monde a trop désappris de redouter. Jouvet allait ainsi à la rencontre de Bernanos, et il l'a rejoint effectivement le jour où il s'est avisé qu'une page du romancier de *l'Imposture* apportait au drame de *l'Imposteur* un éclairage qui lui avait peut-être longtemps manqué. Jouvet ce jour-là a témoigné magnifiquement de l'esprit de son siècle, en accord avec ce que d'autres siècles nous ont laissé de plus grand et de plus fort à vivre.

Un homme n'accède pas à ces sommets sans entrer dans la solitude. Je crois qu'il y a une solitude de Jouvet, qu'on n'a peut-être pas bien discernée encore. Parce qu'il était homme de théâtre, il fut chef de troupe, animateur d'une compagnie, compagnon lui-même de ces amitiés qui se font et se défont sous les chandelles et sur les planches. Mais la valeur de sa solitude m'est apparue quelquefois, le rideau tombé, quand je le trouvais dans sa loge, l'âme moins sortie encore de son personnage que son corps n'en était démaquillé. Alors il était cet homme seul, entre la vie et le mystère de la vie, que parmi les héros de Molière il avait choisi de représenter. Et je comprenais le sens de ces tableaux étonnants qu'il a inventés pour le finale de *Dom Juan* et pour celui de *Tartuffe*, ces tableaux qui ont interloqué les esprits courts parce qu'ils projettent au delà de l'aventure humaine la vision de son échéance. Ils se font réplique, ces deux dénouements où l'image de la Mort et celle d'un tribunal sont également évocatrices d'un Jugement dernier. Jamais peut-être Jouvet n'a marqué le théâtre de sa griffe comme dans ces effrayantes apothéoses. Car il savait bien que ce finale est celui qui attend toute solitude quand il n'y a plus ni partenaire ni souffleur pour se glisser dans le dialogue entre l'homme et Dieu.

LE GRAND JOUVET

PAR YVES GANDON

Après Georges Pitoëff, Jacques Copeau, Charles Dullin, qu'à son tour disparaisse Louis Jouvet, voilà qui non seulement met en deuil tous les amis du théâtre, mais encore marque le tournant d'une époque. De ces quatre hommes — auxquels il faudrait ajouter Gaston Baty, toujours vivant, Dieu merci ! mais, semble-t-il, résigné à la retraite — il aura été peut-être le plus célèbre, le plus universellement connu et le plus heureux.

A quoi tenait ce bonheur ? Tout d'abord, et chacun doit lui tirer son chapeau, à son merveilleux talent de comédien. Trois fois refusé au concours d'entrée au Conservatoire, environ 1907 (il avait alors vingt ans), et peut-être à cause de ce débit heurté bien de nature à surprendre, voire à scandaliser les « monstres sacrés » de l'époque, il avait fini à force d'intelligence et de travail par faire de ce qui, à l'origine, eût été sans doute, physiologiquement, un obstacle à une carrière d'acteur ordinaire, l'instrument d'élection qui devait le rendre unique. Il suffit de se rappeler Louis Jouvet dans le docteur Knock et dans l'Arnolphe de *l'Ecole des femmes* pour comprendre ce qu'avec lui nous avons perdu. Ce Jouvet-là reste à jamais irremplaçable qui, usant de cette élocution saccadée, injustifiable en soi, la rendait nécessaire par la justesse miraculeuse de la mimique et d'imperceptibles changements de registre, qui déclenchaient à coup sûr le rire ou l'émotion discrète. Cette voix sourde, étrange, profonde et qui savait, à l'occasion, prendre du nombre et du volume, c'était la voix du maître, incomparable, inimitable, et nous n'avons pas fini de la regretter. Je revois encore Jouvet dans sa dernière reprise du rôle d'Arnolphe, tournant le dos au public, mais derrière son dos faisant apparaître ses mains crispées autour de sa haute canne. Ces deux mains, sensibles, vibrantes, semblaient se servir de ce bois inanimé qu'elles serraient comme d'un violon. La canne frappait le sol, tout l'état d'âme du barbon dupé s'exprimait dans ce tapotement. Jouvet n'ignorait pas que le secret de l'émotion du comédien peut résider ailleurs que dans le romantisme de la parole et du geste. Comme tous les grands artistes, il possédait à un degré éminent le sens du choix, le goût du détail juste qui révèle comme dans un éclair tout le caractère d'un personnage, et par cette science de ce que j'appellerais volontiers l'économie foudroyante il était bien l'élève de Jacques Copeau.

Le metteur en scène était-il en lui aussi grand que le comédien ? On serait assez disposé à l'admettre, alors même qu'on se rappelle les discutables hardiesses dont nous fûmes plusieurs à contester le bien-fondé, pour son *Tartuffe* notamment et son *Dom Juan*. Ses erreurs, si erreurs il y eut, furent toujours des erreurs nobles et procédaient d'une intelligence aiguë, constamment impatiente de se dépasser. Il avait voulu passer outre au dépouillement de Copeau. Il pensait que le décor, s'il ne doit pas étouffer le texte, doit au moins l'habiller, et sa rencontre avec Christian Bérard avait pour lui à cet égard été déterminante. Ainsi s'était institué un style Jouvet très apparent même dans les pièces qu'il mit en scène ailleurs que chez lui, que ce fût *l'Illusion comique*, à la Comédie-Française, ou, tout dernièrement, *le Diable et le Bon Dieu*, au théâtre Antoine.

Ce style Jouvet, tant du comédien que du metteur en scène, demeurera-t-il vivant ? Aura-t-il créé une tradition ? Je n'en suis pas sûr, et cela n'est peut-être pas souhaitable. Il va falloir redécouvrir un Giraudoux sans Louis Jouvet, sans Christian Bérard, et cette trinité était si bien accordée dans notre esprit que notre premier mouvement ne laisse le champ qu'à l'inquiétude et au regret. Jouvet. le grand Jouvet, a donné à des œuvres, dont quelques-unes appelaient pour nous la qualification de chefs-d'œuvre, une vie intense, originale, qui tenait à sa propre nature. Mais les hautes créations de la pensée changent d'âme et de couleur à chaque génération, et il ne nous reste que d'en appeler avec confiance du Jouvet d'hier aux Jouvet de demain.

LA RELÈVE

PAR DENIS MARION

Pendant la réalisation d'*Hôtel du Nord* le producteur demanda conseil à un connaisseur :

— J'ai là, lui dit-il, deux acteurs qui vont faire sensation et toucher pour la première fois le grand public : Arletty et Louis Jouvet. Je voudrais me les attacher par contrat, car je suis sûr que, dès la sortie du film, ils vont tourner sans arrêt. Mais je n'ai pas les disponibilités financières suffisantes pour le faire pour les deux. Lequel préférer à l'autre ?

— N'hésitez pas : prenez Arletty, lui répondit-on. C'est toujours plus facile de trouver des rôles à une jolie femme qu'à un quinquagénaire peu séduisant.

Le producteur suivit cet avis plein de bon sens. Sur quoi Arletty tourna avant la guerre un seul film (d'ailleurs excellent : *le Jour se lève*), tandis que Louis Jouvet accumulait *la Fin du jour, la Charrette fantôme, Sérénade, Volpone, la Maison du Maltais, Untel père et fils*.

En tant qu'acteur de théâtre et de cinéma, il appartenait à ce groupe de privilégiés que le public va voir dans une pièce ou dans un film, tandis qu'il va voir la pièce ou le film où jouent les autres comédiens, si excellents soient-ils. Pour les hommes, depuis la disparition de Raimu, ces vedettes se comptent exactement sur les doigts de la main : Fernandel, Maurice Chevalier, Pierre Fresnay, Jean Gabin et Michel Simon. Sans compter que c'est beaucoup (car, sauf les Etats-Unis, aucun autre pays ne peut en aligner autant), il n'y a aucune crainte à avoir, car la jeune génération contient une foule de talents tout prêts à assurer la relève. Ne citons que ceux qui ont donné plus que des promesses et qui sont déjà prêts à prendre la place de leurs aînés : Pierre Brasseur, Bernard Blier, François Périer, Gérard Philipe, Daniel Gélin.

En ce qui concerne la mise en scène il n'y a même pas de problème. Jamais les talents n'ont été aussi nombreux. Trois se sont définitivement imposés et ont conquis leur audience (le plus difficile de tous les problèmes) : André Barsacq, Jean-Louis Barrault et Raymond Rouleau. A cause des traditions de leur maison, on parle beaucoup moins du travail, tout aussi précis et heureux, de Jean Meyer, de Jacques Charon et de Julien Bertheau à la Comédie-Française, auxquels vient de se joindre Fernand Ledoux et que Pierre Dux a quittés. Claude Sainval, possédant une salle, a pu faire ses preuves, mais Jean Vilar, Jean Mercure et Douking demeurent à la merci de réussites occasionnelles. Parmi les jeunes se détachent Georges Vitaly, Raymond Hermantier et Yves Robert. Ce qui donne plus d'inquiétude, c'est la succession de Louis Jouvet en tant qu'animateur. Sans doute avait-il lui-même, depuis plus de dix ans, renoncé à ce rôle. Mais cela ne doit pas nous faire perdre de vue que nous lui devons Giraudoux, exactement comme nous devons à André Barsacq Jean Anouilh (qui fut le secrétaire de Jouvet et que Jouvet ne comprit pas : mais on ne demande pas raisonnablement à un thaumaturge de répéter ses miracles).

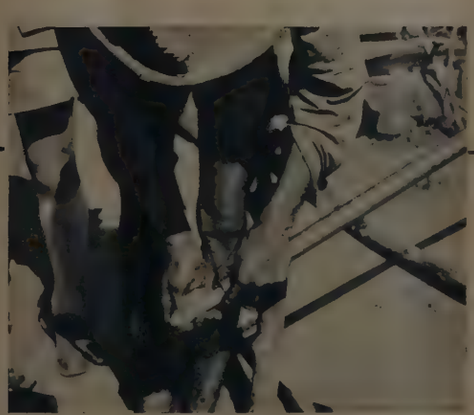
L'optique du passé prévu jouant, nous sommes enclins à minimiser le risque couru. Il fallait plus de courage pour monter *Siegfried* en 1928 que Pichette en 1947 — ou Ghelderode. A quel point un auteur dramatique, même possédant au départ une renommée littéraire et le sens du dialogue, a besoin d'un metteur en scène pour l'épauler, le corriger, l'imposer se démontre par la récente déclaration de François Mauriac, renonçant au théâtre faute, dit-il textuellement, d'avoir trouvé un Louis Jouvet pour s'intéresser à lui.

Sur ce point, quel que soit leur talent technique, nos metteurs en scène suivent tous l'exemple de Jouvet vieillissant avant même d'avoir passé par sa période combative : ils volent au secours du succès. Qui nous rendra Dullin, s'engageant par écrit, le soir même du four de *Patchouli*, à monter les trois pièces suivantes de Salacrou ?

DANS LA CHALEUR DU FOND DE LA MINE, DES NOIRS PRESQUE NUS, LES MUSCLES TENDUS PAR LEUR DUR EFFORT, POUSSENT LES WAGONNETS CHARGÉS DE MINERAI.

Nous manquons de charbon !

EXPLOITONS LES MINES DE MADAGASCAR



CI-DESSUS : UNE PHASE DU TRAVAIL DE SONDAGE ; LES « CAROTTES » SONT SORTIES DE LA SONDE. — CI-CONTRE : LA SITUATION DE LA RÉGION CHARBONNIÈRE DE LA SAKOA, CAPABLE DE DEVENIR UN GRAND CENTRE MINIER DE L'UNION FRANÇAISE.

CI-CONTRE : EN PLEINE FORÊT SE DRESSE UN DERRICK DE SONDAGE ; ON CHERCHE A CONNAITRE L'ÉTENDUE EXACTE DU GISEMENT. — CI-DESSUS : LA SORTIE A L'AIR...

Un des problèmes les plus urgents qui se posent au gouvernement est d'assurer l'approvisionnement du pays en combustibles. Car nous manquons de charbon, et force nous est de recourir aux importations pour combler le déficit. Ces difficultés ne sont du reste pas particulières à la France, et la pénurie est européenne.

L'article ci-après montre que Madagascar possède des ressources qui pourraient nous être extrêmement précieuses. Encore faut-il doter la Grande Ile des moyens d'exploiter rationnellement ses gisements de charbon. L'intérêt que présente cette entreprise d'équipement commande de la mener avec rapidité.

HONGAY, Dong-Trieu, Campha-Mines ; à ces noms connus jusqu'à ce jour comme les centres charbonniers les plus importants de nos territoires d'outre-mer, Madagascar se doit d'en ajouter un nouveau : La Sakoa, car l'Ile Rouge possède aussi son pays noir.

DEPUIS 1908...

La découverte de la houille à Madagascar remonte à plus de quarante ans. L'honneur en revient au capitaine Colcanap, alors commandant du cercle des Mahafaly à Betroka. Cet officier avait en effet relevé la présence de certains fossiles, dont il soumit des échantillons à l'examen de M. Boule, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ce dernier, en lui signalant sa trouvaille comme « une des plus importantes qu'on ait faites à Madagascar », l'engagea à poursuivre ses travaux. Partant de l'hypothèse que la Grande Ile

... LIBRE DU PLAN INCLINÉ PAR LEQUEL LES WAGONNETS REMONTENT DE LA MINE. A DROITE, QUELQUES MAISONS DANS LA BROUSSE : C'EST LE VILLAGE DES MINEURS.

devait autrefois faire partie du continent austral, ou Gondwana, Colcanap conclut que, comme aux Indes, en Afrique du Sud et en Australie, les combustibles minéraux devaient s'être amassés à Madagascar dans les grands lacs qui occupaient jadis la place des dépôts triasiques actuels. Le raisonnement se montra exact, et le 2 mars 1908 le professeur Boule pouvait annoncer dans une communication à l'Académie des sciences : « La découverte du capitaine Colcanap offre un intérêt scientifique considérable... Elle présente aussi un grand intérêt politique. »

Par la suite plusieurs reconnaissances furent entreprises, en particulier en 1910-1911, par le contrôleur des mines, M. Evesque, et, en 1912, par Perrier de La Bathie. Elles confirmèrent l'importance de la découverte de Colcanap et révélèrent près de Benenitra l'affleurement de quatre couches de houille dans une formation permo-triasique s'appuyant sur des gneiss.

En 1923 un colon de Tulear, M. Eugène Jamet, commença la première exploration de la région d'Andranomanintsy, près de La Sakoa actuelle. L'incrédulité régnait encore cependant. Il fallut les travaux de la mission Soyer, de mars 1927 à avril 1929, pour faire comprendre enfin la richesse du gisement.

Vers 1930 la « Société des charbonnages de La Sakoa » fut constituée dans le but de rassembler les capitaux nécessaires à la mise en exploitation du bassin. Si aucun problème d'extraction ne se posait, celui du transport et de l'évacuation de la houille se révéla difficile à résoudre en raison de l'éloignement de la côte du centre charbonnier. Les pourparlers traînèrent jusqu'en 1939 ; la guerre interrompit alors toute activité au moment où une entente était sur le point d'aboutir en vue de la mise en valeur du gisement.

Durant les hostilités le territoire envisagea de prendre à son compte l'exploitation. Des travaux furent menés à bien, en particulier le percement du travers-banc actuel, portant la date de 1942, et la construction d'une voie Decauville, sur une distance de 90 kilomètres, qui devait faciliter l'évacuation du charbon vers le petit port de Soalara.

L'EXPLOITATION ACTUELLE

L'Onilahy franchi au bac de Tongobory, on atteint rapidement le centre administratif de Betioky, puis, bientôt après, la « route du charbon » ; 50 kilomètres vers l'est nous séparent alors de La Sakoa, tandis qu'en direction de l'ouest Soalara est à 100 kilomètres. Rien ne laisse encore supposer la présence de la houille si ce n'est, jalonnant la route de temps à autre, un bloc noir tombé d'un camion. Cette excursion dans ce pays vallonné, sans beauté et desséché, sans monotonie cependant, est bientôt interrompue par une barrière blanche inattendue : « Charbonnage de La Sakoa. — Entrée interdite. »

Le village des mineurs est là, sur la droite, avec son église en pisé et sa roue de camion servant de cloche, le poste médical aussi, puis les bureaux et les quelques villas des Européens. C'est tout, et plutôt décevant. Mais le domaine de M. Marçais, ingénieur, chef de chantier, dépasse ces limites. La raison d'être du village et de ses installations est dissimulée par une petite colline à la vue de l'arrivant. Tout y est aussi rustique : un hangar abritant la machinerie, une entrée de galerie, quelques voies Decauville et le charbon qui s'entasse sur le carreau de la mine.

Ma surprise était si évidente que M. Marçais jugea nécessaire de résumer la situation avant même que je l'interroge. Il s'agit là, en effet, beaucoup plus d'une exploitation pilote destinée à étudier les rendements que d'une mise en valeur réelle. Le Bureau minier de la France d'outre-mer, société d'Etat qui assure cette charge sous la direction à Madagascar de M. Giret, n'a pas d'autre ambition pour le moment. Quatre Européens et une soixantaine d'autochtones assurent une extraction quotidienne de 50 tonnes environ. Comme l'évacuation du combustible se fait par camions à la cadence de 10 tonnes par jour seulement, il faudra stopper bientôt le travail. Pourtant, même avec les moyens actuels, il serait possible, en travaillant à deux postes, d'extraire 150 tonnes par jour. Mais à quoi bon ! La Sakoa n'a pour l'instant qu'un seul client à satisfaire, la S. C. A. M. A. de Tulear, dont la consommation journalière ne dépasse guère 5 tonnes !

Sans failles ni plis compliqués, les couches de charbon, épaisses de 4 à 5 mètres, permettent une exploitation fort simple et particulièrement économique. Il ne se pose pas ici de problèmes complexes d'extraction comme dans les bassins européens, où des faisceaux de couches minces et tourmentées imposent la mise en œuvre de moyens importants. A La Sakoa le charbon affleure en bordure de la colline pour s'enfoncer en pente douce, selon une inclinaison moyenne de 20°, jusqu'à une profondeur de 180 mètres environ. Un travers-banc le rejoint aisément. Il suffit alors de creuser et d'étayer des chambres de 12 mètres de large sur 40 mètres de long et 2 mètres de haut, puis de faire tomber ensuite le plafond de ces chambres sur une nouvelle hauteur de 2 mètres pour retrouver le toit de roches solides qui dispense les galeries de coffrage.

DU CHARBON DE QUALITÉ

Le charbon de La Sakoa, outre sa facilité d'extraction, présente des qualités indéniables. C'est une houille dure, grasse, brûlant avec une longue flamme, ne contenant pas de soufre et formant très peu de mâchefer. Il n'est malheureusement pas cokéfiable, tout au moins pour les couches actuellement connues. Difficilement comparable à nos houilles d'Europe, il est beaucoup plus proche de celles de l'Afrique du Sud. L'hypothèse a été émise qu'il s'agissait là du même gisement se poursuivant sous le canal de Mozambique. Il est difficile de prendre position, mais il semble certain qu'on se trouve en présence, sur le continent comme dans la Grande Ile, d'un même étage géologique. La nature de la houille est sensiblement identique, c'est dire la qualité du charbon malgache, que l'analyse et l'usage confirment. Avec ses 14 % de cendres, ses 30 % de matières volatiles et ses 56 % de carbone fixe il assure un pouvoir calorifique de près de 7.000 calories. Depuis plus d'un an la S. C. A. M. A. de Tulear tourne sans incident avec le charbon de La Sakoa ; il n'est pas de meilleure preuve de ses possibilités d'utilisation.

Actuellement le gisement qui a été repéré entre Benenitra et Ejeda, sur une distance approximative de 120 kilomètres, est parfaitement connu dans la région de La Sakoa, où des sondages précis, qui se poursuivent encore aujourd'hui, ont permis de déterminer un panneau de 15 millions de tonnes, ce qui représente, à raison de 1.000 tonnes par jour, cinquante années d'extraction. C'est là une assurance suffisante pour autoriser la mise en train d'une exploitation rationnelle.

VERS LA MER

L'extraction, nous l'avons vu, ne pose aucun problème technique ; mais le charbon entassé sur le carreau de la mine ne présente guère d'intérêt économique. Il faut le mettre à la disposition des usines malgaches, en fournir les bateaux et les chemins de fer, voire l'exporter vers La Réunion et l'étranger. Pour cela il est

indispensable de l'amener au bord de la mer, car le cabotage demeure le seul moyen de transport économique autour de Madagascar.

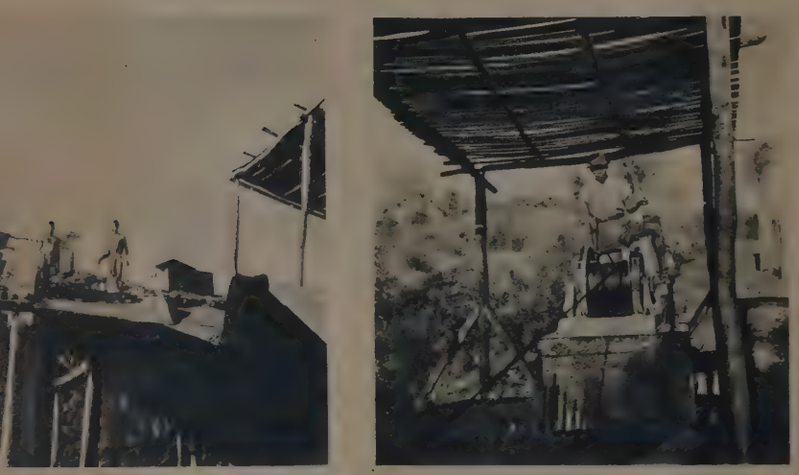
Jusqu'ici les procédés utilisés ont été, bien entendu, à l'image de ceux mis en œuvre pour l'extraction. D'abord on entreprit des essais d'évacuation par l'Onilahy ; mais le fleuve, ensablé et peu profond, n'est accessible qu'aux pirogues indigènes. Ce mode de transport fut donc abandonné et le camionnage, organisé sur le parcours accidenté de la route, c'est-à-dire jusqu'à une soixantaine de kilomètres de la mine. Après quoi un chemin de fer Decauville avait la charge de l'amener au port de Soalara. Aujourd'hui le petit train joujou est inutilisable, et les camions parcourent la route de bout en bout. A ces procédés on a opposé le magnifique projet de la construction d'un chemin de fer à voie métrique, vers Tulear d'abord, Soalara ensuite en raison de la plus grande facilité d'installation de cette seconde ligne, qui sur 156 kilomètres de parcours nécessiterait seulement 167 mètres d'ouvrages importants. Les choses en sont là : quelques kilomètres de ballast ont été tracés et les discussions continuent.

On atteint Soalara après avoir traversé le plus ahurissant des paysages. De chaque côté de la route — sur laquelle se promènent d'innombrables tortues — épineux, euphorbes et baobabs composent une forêt extraordinaire où des arbres sans feuilles ne portent pas d'ombre, où les tentacules des *fantsiholotse*, dressés vers le ciel, semblent les innombrables doigts d'innombrables mains prêtes à vous saisir, comme dans un cauchemar d'Edgar Poe.

On imagine mal en voyant Soalara que le nom de cet ancien repaire de pirates dans la jolie baie de Saint-Augustin puisse un jour être prononcé dans nos écoles comme celui d'un grand port charbonnier ! Un petit môle où abordent seulement à marée haute les goélettes, quelques wagonnets chargés et manœuvrés à bras d'homme, voilà les installations portuaires. Au gré du vent, le charbon de La Sakoa s'en va vers Tulear, où il est déchargé à l'aide de petits paniers.

LA GRANDE SAKOA

En fait, le problème du charbon malgache demeure entier, bien que théoriquement résolu depuis de nombreuses années. La France est le pays des projets, des études, des plans, rarement celui des réalisations rapides. La question de la mise en valeur de La Sakoa ne déroge pas à cette règle. Depuis 1931 la Société des charbonnages subordonne l'exploitation de la mine à la construction par l'Etat d'une ligne de chemin de fer et d'un port permettant l'évacuation des produits d'extraction. A présent on estime que 6 ou 7 milliards de francs métropolitains seraient nécessaires à l'exécution de ces travaux. Le F. I. D. E. S. avait proposé la création de la « Société auxiliaire de La Sakoa », au capital de 900 millions de francs métropolitains, dont il fournirait 45 %, laissant 20 % à la charge de la Caisse centrale de la France d'outre-mer et 35 % à celle du budget du territoire ; l'Assemblée de l'Union française avait voté une motion et réclamé un crédit de 700 millions de francs C. F. A. Durant ce temps Madagascar continuait d'acheter à l'étranger le charbon indispensable à son économie. Heureusement, un arrêté du ministère de la France d'outre-mer en date du 14 juin dernier a décidé la création d'une « Société d'Etat dite Société auxiliaire de La Sakoa », qui aura « pour principal objet de réaliser l'étude et la construction du port de Soalara et du chemin de fer de La Sakoa ; d'organiser l'exploitation de ces ouvrages et, éventuellement, de l'assurer elle-même ; de réunir les ressources nécessaires à la réalisation de son objet ».



LES WAGONNETS QUI REMONTENT DE LA MINE SONT TIRÉS PAR UN TREUIL (A DR.). AU BOUT DE LEUR TRAJET, ON LES VIDE SUR UNE TRÉMIE DE CHARGEMENT (A G.).

DES BAOBABS GÉANTS SE DRESSENT LE LONG DE LA ROUTE DE LA SAKOA A...

... SOALARA, LE PETIT PORT OU LE MINERAI EST EMBARQUÉ POUR TULEAR.

Les méchantes langues prétendent que certains groupements métropolitains voient d'un mauvais œil la mise en valeur des charbonnages malgaches ; d'autres estiment que le gisement de La Sakoa doit être tenu en réserve. La belle affaire ! On peut se demander quelle serait l'attitude d'une grande puissance économique, comme les Etats-Unis ou l'U. R. S. S., voire la Grande-Bretagne, face à cette immense richesse.

Dans un petit livre publié en 1930 le duc de Nemours, abordant le problème de La Sakoa, s'exprimait ainsi : « L'exploitation du gisement nécessiterait la construction d'un chemin de fer de 120 kilomètres environ de longueur. En outre, le port de Tulear, point d'aboutissement de cette voie, serait à aménager. Ces travaux coûteront un nombre élevé de millions, mais les dépenses semblent être parfaitement justifiées par l'intérêt de la mise en valeur de cette richesse minière considérable. »

Nous sommes en 1951, quelques kilomètres de ballast sont déjà tracés.

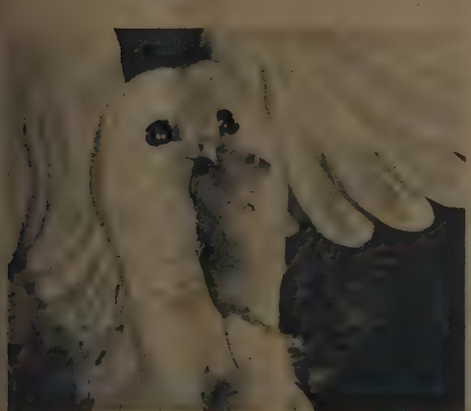
Texte et photographies de GEORGES KLING.

Histoires de Hiboux

Ces six photographies ont été prises a l'heure du repas... d'une nichée de jeunes hiboux. Sur cette page : l'attente.

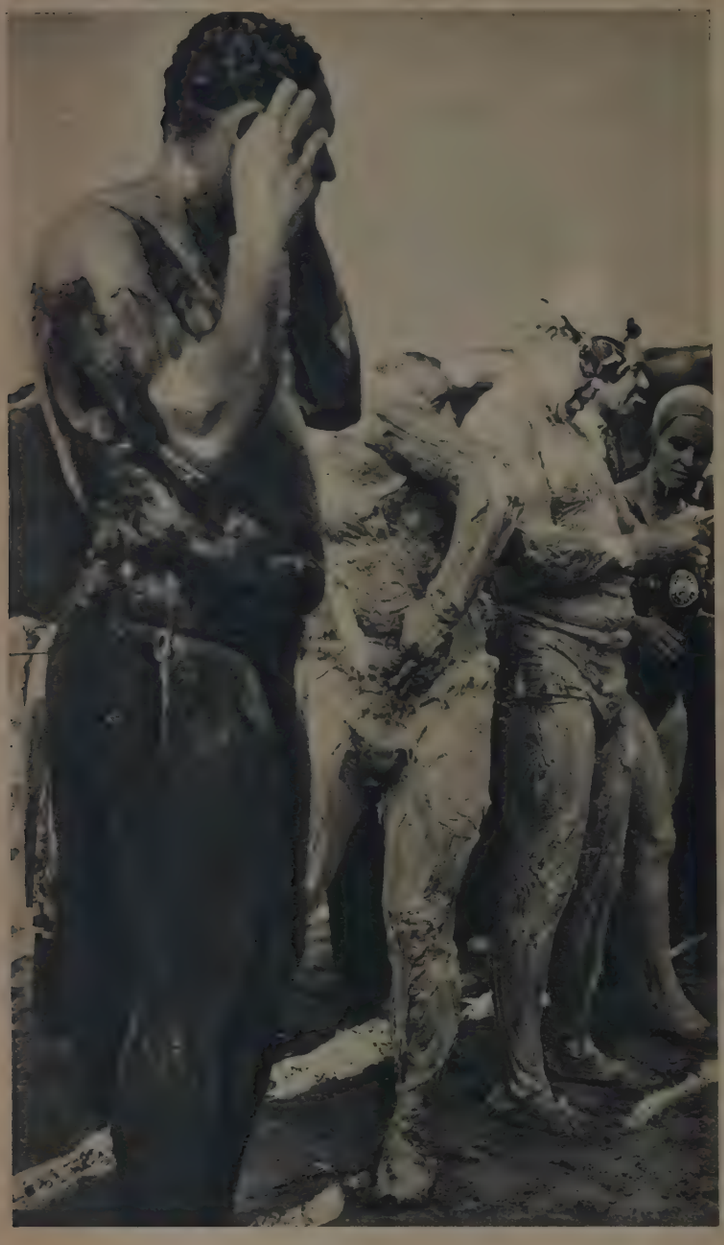
LE PÈRE A CAPTURÉ QUELQUE MULOT. TOUT AUSSITOT, EN UN VOL SILENCIEUX, IL L'APPORTE DANS SON AIRE.

TOTALEMENT inédits en France, ces documents sont parmi les plus remarquables qu'ait réalisés Eric Hosking. A quarante et un ans, celui-ci est considéré comme le meilleur photographe d'oiseaux de Grande-Bretagne. Cette réputation, il ne l'a pas acquise sans peine. Les premières années de sa carrière furent difficiles. Il trouva sa voie — et le succès — avec l'apparition de l'éclair de magnésium, qui lui permit de fixer sur la pellicule les ébats des oiseaux de nuit. Ce métier n'est d'ailleurs pas sans danger, puisqu'un jour Hosking eut un œil en partie arraché par un hibou qui n'aimait pas les importuns. Ses persévérantes recherches lui ont valu la médaille de la Société royale de photographie, l'une des plus hautes distinctions que puisse recevoir un chasseur d'images.

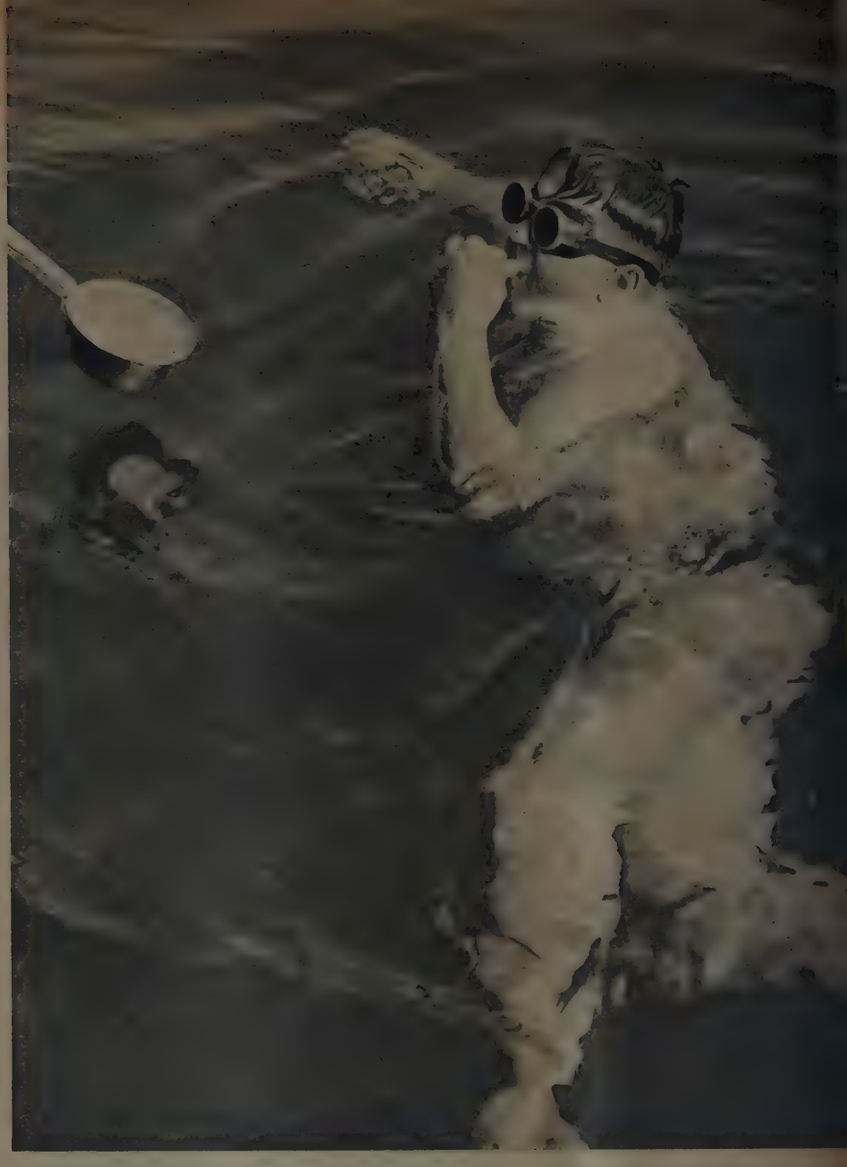


AFFAMÉS, LES PETITS SE DISPUTENT LA PROIE.

AUX NAGEURS ÉGYPTIENS LE MARATHON DE LA MANCHE



LES CONCURRENTS EN LIGNE AVANT LE DÉPART, ET L'ARRIVÉE DU VAINQUEUR.



D'UNE BARQUE, ON APPORTE A LE MORVAN LE RÉCONFORT DE MORCEAUX DE SUCRE

LE MARATHON EUT AUSSI SES COTÉS COMIQUES : AINSI A-T-ON PU VOIR LES PHOTOGRAPHE S'AVANCER LOIN DANS L'EAU, TOUT HABILLÉS, A LA POURSUITE DU MEILLEUR CLICHÉ

Nos lecteurs se souviennent certainement d'avoir vu dans notre numéro du 4 août d photographies de l'athlète français Roger Le Morvan s'entraînant dans le lac d Neuvic-d'Ussel en vue du deuxième marathon nautique de la Manche. Notre compa triote faillit bien sortir vainqueur de cette épreuve, puisqu'il ne fut distancé que d'une minu par l'Egyptien Hassan Hamad, qui effectua la traversée du cap Gris-Nez aux falaises d Douvres en douze heures douze minutes. Cette journée fut d'ailleurs heureuse pour l'Egypt qui confirma son succès de l'an dernier en s'adjugeant, outre la première place, la troisièm et la quatrième.

« J'ai fait cela pour mon roi et pour mon pays. Il nous a ordonné de conserver le titre a déclaré Hassan Hamad. Celui-ci, ainsi que ses deux compatriotes El Rehim et Araby, d'ailleurs refusé de recevoir le prix de sa victoire, en signe de protestation contre « l attaques injurieuses et les calomnies » portées contre le roi Farouk.

LA MER, SOURCE INTARISSABLE D'ÉNERGIE THERMIQUE

CI-DESSUS : LE « PIERRE-IDRAC », QUI A ÉTUDIÉ LES FONDS OU DOIT ÊTRE ÉDIFIÉE LA CENTRALE D'ÉNERGIE MARINE AVEC SES TURBINES, DONT ON VOIT (EN BAS) LE SCHÉMA.

PAR A. CAQUOT, MEMBRE DE L'INSTITUT

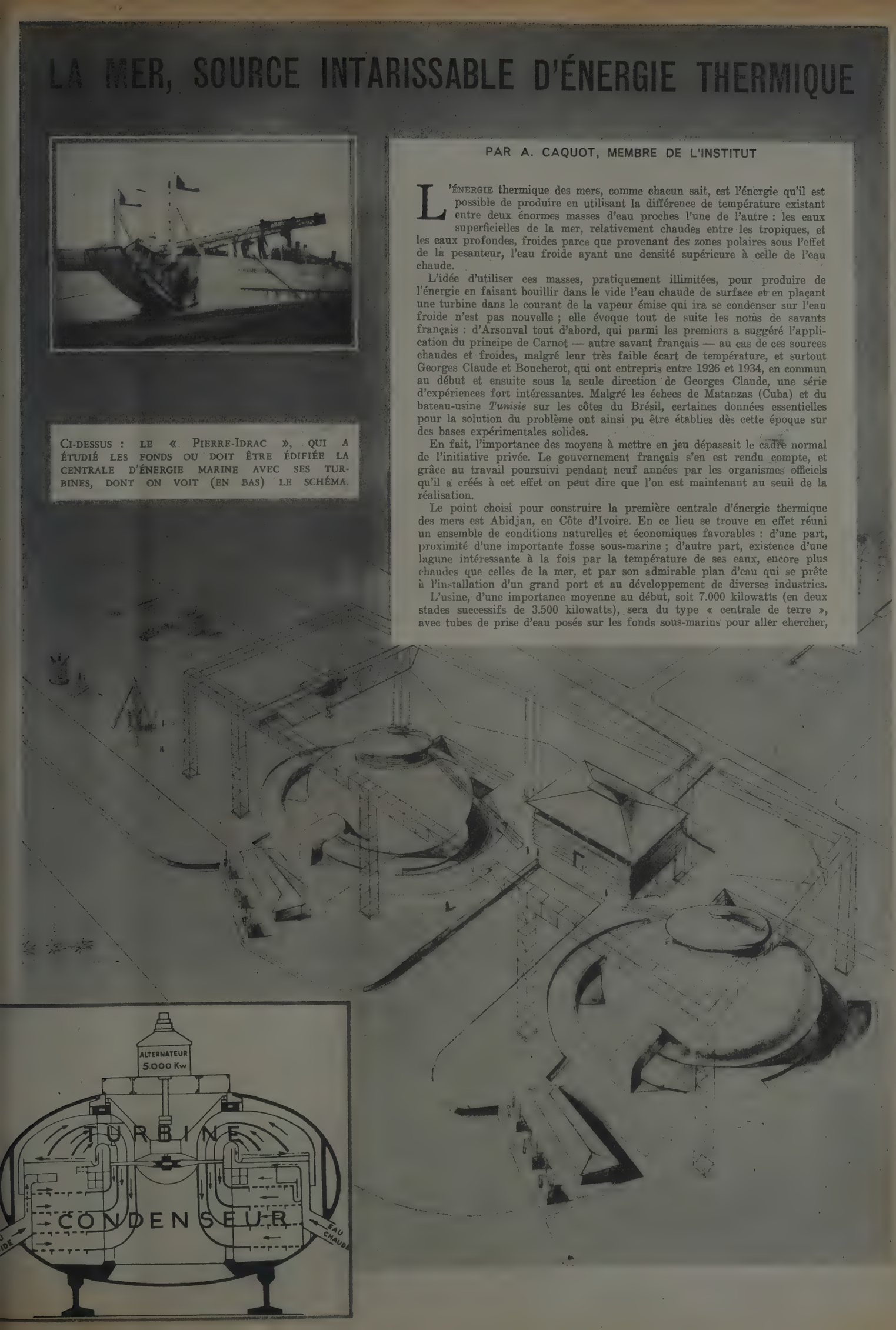
L'ÉNERGIE thermique des mers, comme chacun sait, est l'énergie qu'il est possible de produire en utilisant la différence de température existant entre deux énormes masses d'eau proches l'une de l'autre : les eaux superficielles de la mer, relativement chaudes entre les tropiques, et les eaux profondes, froides parce que provenant des zones polaires sous l'effet de la pesanteur, l'eau froide ayant une densité supérieure à celle de l'eau chaude.

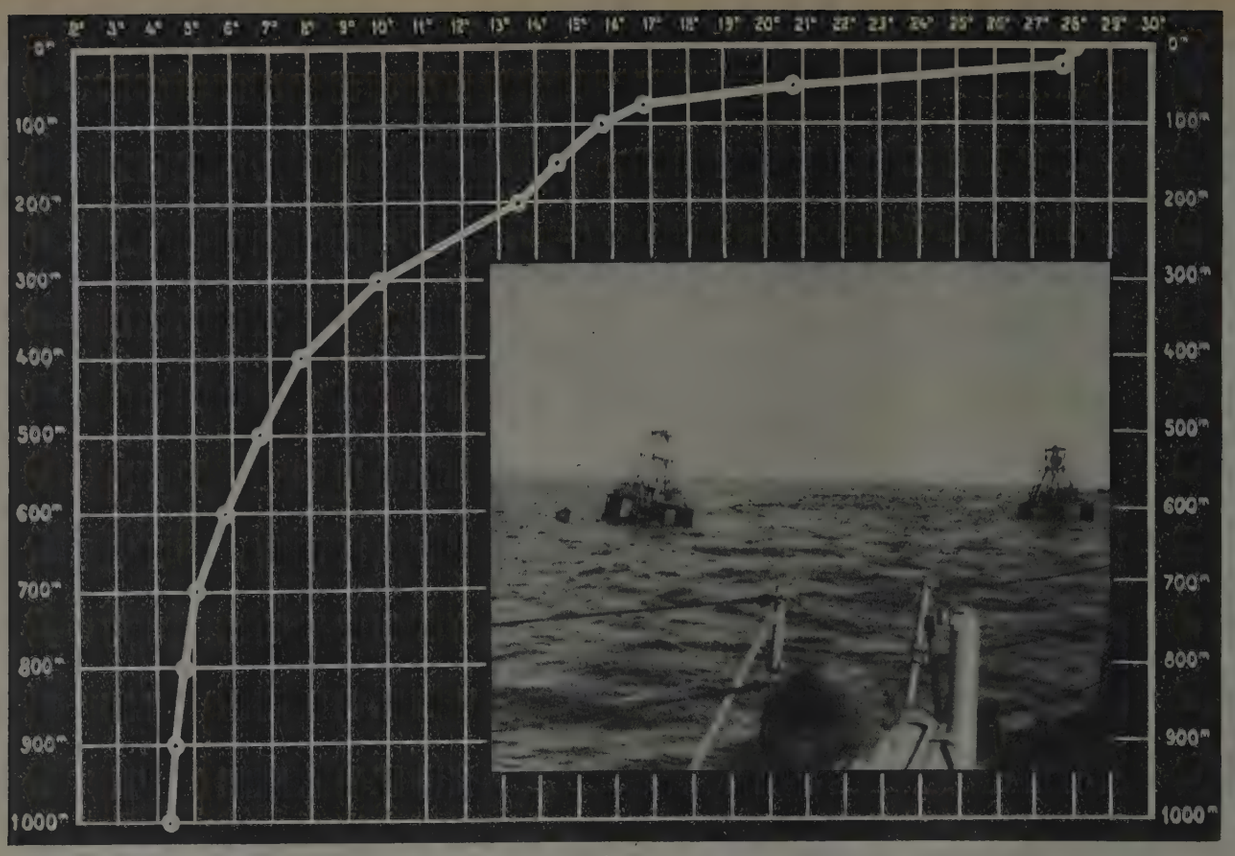
L'idée d'utiliser ces masses, pratiquement illimitées, pour produire de l'énergie en faisant bouillir dans le vide l'eau chaude de surface et en plaçant une turbine dans le courant de la vapeur émise qui ira se condenser sur l'eau froide n'est pas nouvelle ; elle évoque tout de suite les noms de savants français : d'Arsonval tout d'abord, qui parmi les premiers a suggéré l'application du principe de Carnot — autre savant français — au cas de ces sources chaudes et froides, malgré leur très faible écart de température, et surtout Georges Claude et Boucherot, qui ont entrepris entre 1926 et 1934, en commun au début et ensuite sous la seule direction de Georges Claude, une série d'expériences fort intéressantes. Malgré les échecs de Matanzas (Cuba) et du bateau-usine *Tunisie* sur les côtes du Brésil, certaines données essentielles pour la solution du problème ont ainsi pu être établies dès cette époque sur des bases expérimentales solides.

En fait, l'importance des moyens à mettre en jeu dépassait le cadre normal de l'initiative privée. Le gouvernement français s'en est rendu compte, et grâce au travail poursuivi pendant neuf années par les organismes officiels qu'il a créés à cet effet on peut dire que l'on est maintenant au seuil de la réalisation.

Le point choisi pour construire la première centrale d'énergie thermique des mers est Abidjan, en Côte d'Ivoire. En ce lieu se trouve en effet réuni un ensemble de conditions naturelles et économiques favorables : d'une part, proximité d'une importante fosse sous-marine ; d'autre part, existence d'une lagune intéressante à la fois par la température de ses eaux, encore plus chaudes que celles de la mer, et par son admirable plan d'eau qui se prête à l'installation d'un grand port et au développement de diverses industries.

L'usine, d'une importance moyenne au début, soit 7.000 kilowatts (en deux stades successifs de 3.500 kilowatts), sera du type « centrale de terre », avec tubes de prise d'eau posés sur les fonds sous-marins pour aller chercher,





LE GRAPHIQUE CI-DESSUS MONTRE LES DIFFÉRENCES DE TEMPÉRATURES ENTRE LE FOND ET LA SURFACE QUI PERMETTENT LA PRODUCTION D'ÉNERGIE. CI-CONTRE L'ESSAI, A BREST, D'UN ÉLÉMENT DE CONDUITE D'EAU FROIDE AVEC SES FLOTTEURS.

à quelques kilomètres de distance, les eaux froides des grandes profondeurs.

Un bateau, le *Pierre-Idrac*, vient de faire une campagne pour étudier la forme exacte et la nature des fonds.

Les dispositions prévues pour les installations à terre se précisent par ailleurs, et nul doute que d'ici trois ou quatre ans on verra tourner cette première centrale, qui marquera la conquête définitive d'une nouvelle forme d'énergie.

Quel est l'avenir de celle-ci ? peut-on se dire à l'aube de l'ère atomique.

Sans être devin, on peut estimer raisonnablement qu'il y aura place dans le monde pour l'énergie atomique et pour l'énergie des mers.

A entendre, en effet, les spécialistes de l'énergie atomique, il semble bien qu'aux premiers emballements du début succède une appréciation plus réservée du champ de possibilités de celle-ci en raison des gros investissements initiaux qu'elle exige. D'autre part, elle est subordonnée à l'existence de gisements naturels, dont les réserves sont forcément limitées. Enfin, à côté de la source chaude procurée par l'énergie atomique il est indispensable de disposer d'une source froide d'importance comparable. D'où une limitation non encore sensible aux profanes, mais qui apparaît vite à l'esprit de ceux qui connaissent toutes les difficultés de l'installation de grandes centrales thermiques dans les régions ne disposant pas de cours d'eau de débit considérable.

Cette dernière considération nous conduit à nous demander si un jour ou l'autre l'énergie thermique des mers ne viendra pas, par un fécond mariage d'idées, au secours de l'énergie atomique.

Où trouver en effet les masses d'eau froide nécessaires aux grandes centrales d'énergie atomique de l'avenir sinon dans la mer, et en se plaçant par suite à proximité de celle-ci ? Les dispositions mises au point pour l'énergie thermique des mers pourront se transposer très facilement, l'eau de surface, seule pompée ici, étant utilisée en partie pour jouer le rôle de source froide, l'autre partie servant de source chaude après chauffage par la pile atomique.

Il convient par ailleurs de souligner au bénéfice de l'énergie thermique des mers deux avantages essentiels :

1° Sa puissance disponible est régulière et pratiquement illimitée ;

2° Elle apporte à l'humanité des sous-produits fort intéressants.

Le premier de ces avantages se fonde non seulement sur l'énormité des masses d'eau chaude et d'eau froide disponibles, en perpétuel renouvellement sous l'effet du soleil tropical et des basses températures polaires, mais également sur l'absence de limitation géographique trop étroite, au point de vue des emplacements, grâce à la possibilité de l'installation des centrales non plus seulement à terre en des points favorables, mais aussi en pleine mer sur île flottante.

L'idée d'île flottante n'est pas nouvelle. La deuxième tentative de Georges Claude s'en inspirait. L'évolution des études conduirait à préciser qu'il s'agirait plutôt maintenant d'une usine sous-marine dans la zone des eaux calmes voisine de la surface, mais il n'est pas exclu également d'envisager l'utilisation éventuelle d'une conception qui reçut un commencement d'exécution pendant la guerre pour des fins entièrement différentes (porte-avions), à savoir la construction d'îles flottantes en blocs de glace soudés par le froid et dont la température serait entretenue par une fraction de l'énergie produite.

Ajoutons que les progrès sont tels dans le domaine des transports d'énergie que l'on entrevoit la possibilité de transports massifs par câbles sous-marins ou terrestres à plusieurs milliers de kilomètres de distance dans des conditions économiquement rentables.

Le deuxième avantage n'est pas moins remarquable, car l'énergie thermique des mers apporte en effet avec elle :

1° La possibilité d'utilisation des eaux froides excédentaires ou résiduelles pour la climatisation des habitations, la conservation des aliments, l'industrie frigorifique, le séchage dans l'industrie, la production directe de sel et, grâce à ce sel et à l'électrolyse utilisant le courant des heures creuses, la création d'industries chimiques en partant de la soude, de l'acide chlorhydrique et du chlore;

2° La production, en cas de besoin, de grandes quantités d'eau douce en remplaçant les condenseurs en pluie par des échangeurs à surface, ce qui permettrait de disposer de toute la vapeur condensée. Cette production serait si considérable qu'elle correspondrait sensiblement aux exigences d'une ville, dont la centrale des mers suffirait à assurer les besoins en électricité. On peut même concevoir que dans certaines régions du globe cette production d'eau douce devienne le produit essentiellement recherché, l'électricité ne figurant plus que comme sous-produit dans les préoccupations.

Le champ de l'énergie des mers, on le voit, est vaste. Souhaitons donc de voir tourner aussitôt que possible la première usine dont la réalisation est projetée à Abidjan.

En travaillant hardiment dans ce sens la France apportera à l'humanité une nouvelle richesse aux horizons illimités en même temps qu'une nouvelle preuve de son génie créateur.

A SALZBOURG TOUJOURS JEUNE

DE MOZART A ALBAN BERG

Salzbourg, en ce mois du *Festspiele*, rayonne. *Festspiele*... cela signifie : concerts symphoniques du Festspielhaus, concerts de la cathédrale à la Aula Academica, matinées Mozart au Mozarteum, opéra au manège des Rochers, drame sacré sur le Domplatz, ce mot évoque encore et surtout les officiants de ces fêtes culturelles : Joseph Messner, à qui son titre de maître de chapelle du Dom confère le privilège de tenir l'orgue où joua le jeune Mozart ; Bernhard Paumgartner, l'érudit, le savant directeur du Mozarteum ; Furtwängler... l'idole vénérée entre toutes, mais aussi l'objet de débats passionnés à cause de son interprétation de *la Flûte enchantée*. Toute la ville en parle. Vit-on jamais adopter un *tempo* aussi lent pour *la Flûte* ? Mais, ainsi conduite, *Die Zauberflüte* prend une ampleur, une majesté incomparables. Les scènes rituelles rayonnent d'une expression mystique où resplendit toute la noblesse de la musique de Mozart. Le *tempo* sévère s'assouplit aux tendresses mélodieuses des deux amants, s'allège et rebondit aux bouffonneries de Papageno ; le maître a le secret d'accuser les contrastes tout en gardant rigueur et discipline absolues. Jamais *Die Zauberflüte* ne sera mieux à sa place que dans l'admirable décor naturel du Felsenreitschule (manège des Rochers). La mise en scène d'Oscar-Fritz Schuh est une réalisation de grand style. Il faudrait dire aussi la splendeur de l'interprétation et n'oublier personne. C'est Irmgard Seefried, l'adorable Pamina, qui par son charme et la magie de sa voix reste l'enchanteresse de *la Flûte*...

Oui, Mozart règne sur Salzbourg, mais sa souveraineté n'est pas autoritaire. Il partage le pouvoir avec d'autres princes de la musique.

Salzbourg ouvre toutes grandes ses portes aux musiciens de notre temps. Le quatuor Vegh joue du Bartok. Kubelik dirige la *IIe Symphonie* d'Honegger, la chorale de la cathédrale de Strasbourg embrasse cinq siècles de musique spirituelle française, de Josquin-des-Prés à Olivier Messiaen. (Une parenthèse à propos de la France pour dire la fierté ressentie à la matinée Mozart, où notre compatriote Ulysse Delecluze eut un triomphe dans le concerto pour clarinette.)

Et c'est à présent *Wozzeck*, l'opéra d'Alban Berg, qui entre dans Salzbourg.

Je ne vous dirai pas ce qu'est *Wozzeck*... Une telle œuvre ne s'explique guère. Elle vient à vous et vous l'entendrez au printemps prochain, où Paris l'accueillera avec toute son admirable troupe : Cristl Goltz et Josef Hermann, couple déchirant d'émotion et de vérité, et Karl Böhm, le merveilleux chef d'orchestre. Représentation mémorable, à laquelle assistait le Tout-Salzbourg... Mais si je vous dis que le prince Ali Khan et Marlène Dietrich sont venus applaudir *Wozzeck*, vous croirez que je sacrifie à l'inévitable snobisme. Il me faut pourtant citer quelques célébrités: il y a le prince héritier d'Egypte et le prince Soliman Daoud Nabil, Thomas Mann, Martin Heidegger, Otto Klemperer. Et la marquise Peyrebère de Guilloutet, déléguée de l'action artistique de France, poursuit son infatigable activité, tandis que Mme Maurice-Petsche, qui est ici en simple spectatrice, n'en représente pas moins brillamment le gouvernement français, qui possède ici sa délégation officielle en la personne du commandant d'Olonne. Je me perdrais à citer encore maintes personnalités d'Amérique, d'Europe ou d'Asie. L'Orient et l'Occident sont à Salzbourg.

L. Maurice-Amour.

Oscar-Fritz Schuh et le maitre Furtwangler a une répétition. Ci-contre : Neptune apparait triomphal dans « Idoménée ».

TROIS MODES DE LOCOMOTION : L'AUTOMOBILE, LA BICYCLETTE DES AGENTS ET LES CHEVAUX... DE MARLY.

RAPPROCHEMENT SAISISSANT DE DEUX ÉPOQUES.

AUTANT DE MÉDAILLES QU'UN VIEUX SOLDAT !

QUAND L'OBÉLISQUE CONTEMPLE UN DEMI-SIÈCLE D'AUTOMOBILE

QUI va lentement, va longtemps. Telle semble être la devise des automobiles du début du siècle — âge héroïque — qui, si elles ne brillent pas par la vitesse, font preuve d'une inaltérable solidité.

Seize de ces véhicules, conduits par des membres du *Veteran Car Club of Great Britain*, viennent de réaliser un exploit. Amenées par bateau de Newhaven à Dieppe, où elles arrivèrent le 18 août à 3 heures de l'après-midi, ces voitures allèrent dans la soirée jusqu'à Rouen et, après y avoir passé la nuit, gagnèrent Paris. Deux jours leur avaient suffi pour couvrir la distance !...

Elles devaient trouver le lendemain leur récompense en recueillant les applaudissements des spectateurs tout au long d'un défilé qui, mené par des « teuf-teuf » français, les conduisit de la porte Maillot à la place de la Concorde, où les photographes « mitraillèrent » à cœur joie ces « doyennes » astiquées et reluisantes de la pointe du capot au coffre arrière.

DE NOMBREUX CURIEUX S'AGGLUTINAIENT...

... EN GROUPES COMPACTS AUTOUR DES VOITURES.

NOTRE GRAND CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

Le lauréat de cette semaine est M. Henri Pinel — 5, place du Général-Leclerc, Colombes (Seine) — qui gagne notre prix de 10.000 francs pour cette photographie de l'« Orangerie de Versailles ».

JOSÉPHINE BAKER BOIT DE LA BIÈRE AVEC UN ACADÉMICIEN, PIERRE BENOIT. CELUI-CI NE PORTAIT PAS LE TRADITIONNEL BICORNE, MAIS L'AMIRAL LE BIGOT (EN HAUT) ARBORAIT PLAQUE, BARRETTES ET FEUILLES DE CHÊNE.

M. LEHIDEUX PRÈS DE LA NOUVELLE COMÈTE, A L'HOTEL DU PALAIS.

Soirées de Vacances

PAR MARCEL IDZKOWSKI

En attendant le bal Goya — et toutes ces dames ne pensent déjà plus qu'à leurs robes — le duc et la duchesse de Windsor sont, avec Elsa Maxwell, les vedettes de la Côte basque, où M. Randolph Churchill se contente d'un rôle de figuration intelligente. La *party* d'Elsa Maxwell a été particulièrement réussie. Elsa passa une longue journée à composer sa table et prit à sa droite le duc de Windsor et à sa gauche Sir Balfour, ambassadeur de Grande-Bretagne en Espagne, lui-même voisin de la duchesse de Windsor, qui avait à sa gauche le duc de Lévis-Mirepoix. Joas da Silva avait été relégué en bout de table, mais il était si content d'être là ! La redoutable journaliste américaine accueillit la duchesse de Windsor d'égale à égale avec un *Hello darling,* mais fit une révérence de cour au duc. Elsa n'est pas rosse que dans ses « papiers » !

L'orchestre du Jimmy's se chargea d'animer la soirée, et le duc — pour un soir d'excellente humeur — fit danser ses voisines et d'autres ladies, alors que la duchesse sembla marquer une prédilection pour les talents chorégraphiques et charmeurs du comte Guy d'Arcangues.

Elsa Maxwell fit des déclarations définitives, à savoir qu'elle n'aimait pas du tout le roi Farouk, qu'il n'y aurait pas de guerre, qu'elle se déguiserait en Benjamin Franklin pour le bal Besteguy, à Venise, et qu'elle aimait la France, où elle comptait tant d'amis (Américains).

Ce même soir Joséphine Baker, retour d'Amérique, où elle remporta un véritable triomphe (et où elle entreprend une très courageuse croisade en faveur de ses frères de couleur), chantait au Casanova au bénéfice des blessés d'Indochine, sur la demande de M^me^ Gaston Monnerville, dont on sait l'inlassable dévouement dès qu'il s'agit de cette œuvre si utile.

Les invités d'Elsa Maxwell, sans vouloir offenser la maîtresse de maison,

A CASANOVA ON JOUA MÊME PENDANT LE REPAS : C'ÉTAIT LE DÎNER DES JEUNES. ICI M^lle^ BRANDT S'AMUSE... ET AMUSE LES AUTRES, AVEC LE JEU DES BOUGIES.

IVINITÉ OCÉANE PLANANT AU-DESSUS DE L'ONDE, SERGE PERRAULT, VEDETTE ASCULINE DU BALLET « MÉLOS », SE LIVRE SUR LA PLAGE A SES EXERCICES.

IRS. PUCKLES, QUI FUT Mme NASH DUBONNET, ET MR. PUCKLES ASSISTENT A ASANOVA AUX DÉBUTS DE LA CHANTEUSE PORTUGAISE AMELIA RODRIGUES.

se demandaient comment ils pourraient décemment vider les lieux pour aller applaudir Joséphine et furent sauvés par Maurice Carrère, qui eut l'heureuse idée d'enlever l'orchestre. Ce fut le signe de la débandade ; Elsa Maxwell s'en fut au Casino, où elle ne daigna point aller entendre la *coloured girl*, mais ses invités envahirent Casanova, où Joséphine Baker fut très acclamée.

Le mercredi des jeunes est toujours aussi en vogue, Jean de Faucon s'ingénie à trouver de nouveaux petits jeux et la jeunesse dorée s'amuse.

Bains à 13 heures à la piscine de la Chambre-d'Amour. Apéritif au Sonny's vers 2 heures. Golf un peu partout l'après-midi. Courses de taureaux. Galas aux Ambassadeurs et danse au Casanova. Tel est le programme officiel et respecté du Tout-Biarritz, qui s'offre parfois de légères variantes : gala à l'Auberge de Saint-Jean-de-Luz ; fête au village, à Ascain ou ailleurs ; fête nocturne au port des pêcheurs, mais personne ne manquera à l'appel pour la création du ballet *Mélos*, de Marie-Laure de Noailles, et pour le bal Goya.

Le directeur de la restauration à l'hôtel du Palais m'a conté une joyeuse anecdote, la voici : il sert tous les jours à la même table la richissime Américaine Mrs. Donohue et se souvient qu'il y a quelque trente ans cette table était occupée par le maharajah de Kapurtala, auquel il apportait chaque matin son petit déjeuner. « Le lait cru n'est pas bon, affirmait le maharajah, je veux du lait de vache ! »

Le maître d'hôtel eut alors l'idée de faire venir sur la terrasse de l'hôtel du Palais une vache, qui, intimidée sans doute, ne voulut rien livrer de ses mamelles. Pour ne pas perdre la face, il prépara d'avance un lait tiédi et fouetté dans un récipient que le vacher complice utilisait pour traire la vache, ou du moins en donner l'illusion.

Le maharajah de Kapurtala fut enchanté, et Mrs. Donohue a goûté cette histoire, qu'elle raconta à son fils Jimmy, très intime avec les Windsor.

« Très drôle, fit Jimmy, mais je ne bois que du whisky ! »

M. André Marie, ministre de l'Education nationale, a félicité les membres de l'équipe de polo Cibao la Pampa, victorieuse de la Coupe d'Or, dont les épreuves se sont disputées à Deauville. De gauche à droite sur notre photographie : Gracida, Solorzano, M. André Marie, Rubirosa et le champion argentin Menditiguez. On lira d'autre part, dans notre rubrique « la Semaine hippique », le compte rendu de notre collaborateur le colonel D. Tré-Hardy.

DEAUVILLE

A Deauville, le célèbre Albert, du tout aussi célèbre Maxim's, qui règne sur le non moins célèbre Ciro's, se lamente : « Pensez donc, j'avais hier une quarantaine de personnes à dîner et je n'en connaissais que quatre. Il y a décidément beaucoup de monde, mais il n'y a personne. »

LE MARIAGE DU CLARINETTISTE NOIR SYDNEY BECHET A MIS EN ÉMOI TROIS KILOMÈTRES DE COTE. APRÈS LA CÉRÉMONIE A LA MAIRIE D'ANTIBES, LE CORTÈGE, AU SON D'ORCHESTRES DE JAZZ, A GAGNÉ JUAN-LES-PINS, OU LE NOUVEAU MARIÉ A DANSÉ AVEC MISTINGUETT.

AUX MANIFESTATIONS MONDAINES FRANÇOIS PÉRIER PRÉFÈRE DES PLAISIRS PL CALMES. IL PASSE SES VACANCES EN FAMILLE SUR LES BORDS DU LAC DE GENÈ

A DEAUVILLE, PLUSIEURS DIZAINES DE MANNEQUINS ONT ÉTÉ LES VEDETTES LA « NUIT DE LA FOURRURE ET DU BIJOU ». LES VOICI PRÉPARANT LEUR « NUMÉR«

Photographies G. Dambier, Traverso, Agip. Pierre André.

A GAUCHE : PAMELA CHURCHILL FUIT LES PHOTOGRAPHES. L'UN D'EUX L'A S PRISE A EDEN ROC. A DROITE : AU CONCOURS D'ÉLÉGANCE AUTOMOBILE DE BIARR

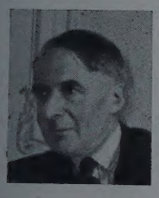
PETITES CHRONIQUES

LA MAISON CARRÉE EN BOIS

A l'Exposition internationale du Bois, qui se tiendra à Lyon du 22 septembre au 8 octobre, on pourra voir ce Temple du Bois, reproduction de la fameuse Maison Carrée de Nîmes. Il a été présenté au Havre au cours d'une cérémonie à laquelle assistait M. Courant, ministre du Budget. L'idée de cette reconstitution appartient à M. Albert Charles, qui a contribué à la réaliser pour les boiseries et charpentes. L'exécution était dirigée par M. Georges Michau, architecte en chef du gouvernement. Ce temple, situé au centre d'un jardin disposé pour la présentation des grumes, est annoncé par une statue de Zadkine. Les essences exotiques les plus recherchées ont été employées pour le monument lui-même et pour son ameublement. C'est une incontestable œuvre d'art.

NÉCROLOGIE

Raoul Dautry



Raoul Dautry, qui a succombé le 21 août à une crise cardiaque, dans sa maison de Lourmarin, avait fait la plus grande partie de sa carrière dans les chemins de fer. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1902 — il avait alors vingt et un ans — Raoul Dautry devint en 1914 ingénieur à la compagnie du chemin de fer du Nord et joua un rôle de premier plan en 1919 dans la reconstitution du réseau dévasté par la guerre. En 1928 il prit la direction du réseau de l'Etat jusqu'à la création de la S. N. C. F., dont il fut nommé directeur général en 1936.

Le 13 septembre 1939, M. Daladier lui confiait le poste de ministre de l'Armement, qu'il conserva dans le cabinet Paul Reynaud jusqu'au 16 juin 1940. Après la libération le général de Gaulle le nomma ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Il quitta ce poste le 20 janvier 1946. Depuis lors il déployait encore une grande activité, à la fois comme président du conseil d'administration de la Cité universitaire et comme délégué du gouvernement au Comité de l'énergie atomique, poste auquel ses connaissances des questions atomiques et son rôle dans la bataille de l'eau lourde l'avaient naturellement destiné.

Raoul Dautry était membre de l'Académie des sciences morales et politiques et grand officier de la Légion d'honneur.

Le général Azan

Le général Paul Azan, qui vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans, à Lons-le-Saunier, était un grand spécialiste des questions nord-africaines. Ancien commandant supérieur des troupes françaises de Tunisie, il publia plus de trente ouvrages que consulteront avec profit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre armée d'Afrique.

Membre du comité de la Société des gens de lettres, le général Azan était grand officier de la Légion d'honneur.

Arthur Schnabel

Une crise d'urémie a enlevé, le 15 août, le pianiste Arthur Schnabel, qui eût dû quelques jours après prêter son concours au festival de Lucerne. Il était âgé de soixante-neuf ans. Doué d'une mémoire prodigieuse, il était considéré comme l'un des meilleurs interprètes de Beethoven.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA PEINTURE MURALE :

Paul Deschamps et Marc Thibout, *la Peinture murale en France : le Haut Moyen Age et l'époque romane* (Plon, VII-180 pages, 72 planches hors-texte). Avant que l'art gothique prodiguât aux cathédrales la lumineuse polychromie de ses vitraux, les peintres de l'époque romane habillaient murs et voûtes d'une éclatante parure de couleurs. La nudité des surfaces nous paraît aujourd'hui concourir à l'austère majesté des vieilles églises : c'était autrefois une conception esthétique inverse qui prévalait. Elle nous a laissé une magnifique floraison de peintures murales dont MM. Deschamps et Thibout ont recueilli ici les vestiges, en s'efforçant de les dater à l'aide des inscriptions, de la technique du dessin, des détails vestimentaires ou des textes contemporains.

Ces images servaient de catéchisme aux illettrés en leur montrant les scènes de la Bible ou de la vie des saints, traitées avec une extraordinaire richesse d'invention.

Les auteurs de cet ouvrage important reculent dans le temps un certain nombre de fresques indûment rajeunies ; les plus anciennes, en France, remonteraient peut-être au IIIe siècle. A la fin de l'époque mérovingienne et à l'aube des temps carolingiens il n'est point d'église de quelque importance qui n'ait reçu une décoration murale. Pour le XIe siècle il en subsiste une douzaine.

La plus ancienne encore visible date de Charles le Chauve ; c'est celle de la crypte de Saint-Germain, à Auxerre, remarquable par la fermeté des traits, la clarté de la composition, la sobriété des couleurs.

Cet art merveilleux nous aide à déchiffrer le visage spirituel de la France médiévale et l'évolution du sentiment religieux. Malheureusement ces vieilles peintures s'éteignent et disparaissent rapidement. Celles de la chapelle Saint-Antonin à Toulouse, par exemple, distinctes encore il y a quinze ans, ne sont plus qu'une ombre.

On n'en sera que plus reconnaissant aux deux éminents archéologues qui, en nous présentant ces vénérables témoins de l'art médiéval, nous procurent, selon leur expression, la joie mélancolique qu'on éprouve « à trouver une fleur séchée entre les pages d'un vieux livre ».

L'ÉCONOMIE PUBLIQUE :

Charles Rist, *Histoire des doctrines relatives au crédit et à la monnaie depuis John Law jusqu'à nos jours* (Librairie du Recueil Sirey, 540 pages). La permanence des problèmes soulevés par le crédit et la monnaie engendre une opposition cyclique de doctrines, plus vives aujourd'hui que jamais en raison des « troublantes » introduites dans ces problèmes par les guerres et les crises d'après guerre.

Avec une autorité qui a depuis longtemps dépassé nos frontières, M. Charles Rist évoque ici deux siècles et demi de faits et de doctrines. La monnaie subit le contre-coup de l'évolution économique et réagit à son tour sur cette évolution. Elle est à la fois enclume et marteau.

L'auteur fait la critique des théories qui ont prévalu pendant et après la guerre, notamment à la Conférence de Bretton Woods. Elles aboutissent à créer un dirigisme international qui vient se superposer aux dirigismes nationaux. Il souligne ironiquement le contraste entre les affirmations des théoriciens et la pratique des gouvernements qui s'en inspirent : alors que ces théoriciens professent que l'or a perdu son utilité comme étalon international, les gouvernements ne cessent de l'accumuler. « Ce qui est inadmissible, dit-il, c'est de faire à l'or un régime spécial, de le déclarer inutile tout en l'accumulant dans des caisses fermées et en refusant au public le droit de s'en approvisionner. »

L'auteur a toujours été partisan du marché libre de l'or. « L'or, comme base de système monétaire international, est plus près que jamais de reprendre sa place. Le chaos monétaire actuel ne prendra fin qu'en lui reconnaissant le rôle primordial... »

Il est impossible d'exposer avec plus de clarté un ensemble plus complexe de problèmes abstraits.

ALBERT MOUSSET.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Nous n'avons pas craint, à propos du concours pour la nomination d'une place de conservateur des vents et marées, d'aborder le délicat problème de la sélection des élites. Le docteur J.-F. Porge, de Saint-Nectaire, nous rapporte la solution trouvée en Amérique. « Là, nous dit-il, les études se déroulent sans concours, sans examens, dans une parfaite sérénité... tous les postes d'internat se distribuent par recommandations. » En vérité voilà un système qui ne doit pas être loin de la perfection. Comme nous voudrions atteindre à la sérénité et par recommandations ! Foin des compétitions : une recommandation ou deux et voilà notre homme qui voit s'ouvrir devant lui les plus grandes possibilités de travail, dans la sérénité bien entendu. Nous avons nos renseignements, la formule est valable pour toutes les carrières : les vents et marées, la médecine, l'horticulture et la carrière tout court. Dans l'armée toutefois nous avons entendu dire que... mais n'en répétons rien, car il s'agit là évidemment d'un secret atomique.

Pourtant nous avons des inquiétudes. A supposer que l'information du docteur Porge soit exacte *in toto*, a-t-on vraiment atteint au pays de la bannière étoilée, pour le choix des élites, la sérénité ? N'a-t-on pas plutôt transféré l'inquiétude sur d'autres têtes ? Voyons le drame qui s'est déroulé lors du dernier recrutement des *élèves dresseurs de lobbies* : deux places à pourvoir. Tout s'était bien passé et le pigment de l'épiderme des candidats avait été vérifié au microscope, mais les trois sélectionnés pour l'ultime choix appartenaient à la même secte et au même parti politique ; en base-ball, leurs références, transcendantes, étaient rigoureusement équivalentes, un candidat était le gendre de son beau-père, un second fils du fondateur de l'Université de dressage, et le dernier, recommandé par les deux sénateurs de l'Etat. Si je vous dis que le concours fut ajourné trois fois, cassé la quatrième par la Cour suprême et finalement joué au poker dice, vous craindrez peut-être avec moi que la solution indiquée soit imparfaite.

R.-J. M.

P.-S. — Ceux de nos lecteurs qui croiraient que nous avons altéré le texte du docteur Porge pourront vérifier l'exactitude de notre citation dans les *Cahiers médicaux d'Auvergne*, n° 4, avril 1951, pages 142 et suivantes, l'article valant à tous égards d'être lu en entier.

THOMERY FÊTE LES CENT ANS DE SON CHASSELAS

Il y a un siècle un viticulteur thomerillon, M. Baptiste Larpenteur, découvrit qu'en plongeant le sarment d'une grappe dans un récipient contenant de l'eau le raisin pouvait se conserver pendant plusieurs mois. L'utilisation puis le perfectionnement de ce procédé firent la réputation internationale du chasselas de Thomery et la fortune du pays. Cette charmante commune y a aussi gagné en pittoresque : rien n'est plus curieux que le spectacle des 250 kilomètres de murs couverts de treilles qu'elle étage entre la Seine et la forêt de Fontainebleau ; rien sinon la vue de ces innombrables petits bocaux que chaque habitant conserve de novembre à mai, dans son grenier, après y avoir enfermé les grains de la vendange dernière.

Les 18 et 19 août des fêtes locales ont célébré le centenaire de cette découverte. Elles furent pour de nombreux Parisiens l'occasion de faire connaissance avec l'un des sites les plus attrayants de l'Ile-de-France, site aimé des artistes et des écrivains, puisque après avoir été habité par Rosa Bonheur, qui en a célébré la beauté dans des toiles charmantes, il sert aujourd'hui de cadre à la demeure du poète Fernand Gregh.

L'AMITIÉ FRANCO-BRÉSILIENNE

Le collège Pedro II, l'établissement modèle d'enseignement secondaire du Brésil, possède une revue, *Internato*, dont, à l'occasion du deuxième millénaire de Paris, un numéro a été consacré à la France, exaltant sa culture. Il contient de nombreux textes français relatifs en particulier aux études secondaires dans les deux pays. Ce numéro, dont la couverture est aux couleurs françaises, ne peut que contribuer à resserrer les liens d'amitié franco-brésiliens et il fait honneur au directeur du collège Pedro II, l'érudit M. Vandick Londres da Nóbrega, membre de la Société de linguistique et de la Société d'histoire du droit de Paris.

ÉLÉGANCES FRANÇAISES DANS LA CAPITALE PÉRUVIENNE

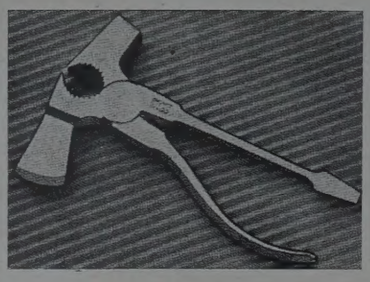
Une élégante *garden-party* donnée au profit d'œuvres sociales dans le parc de la résidence de l'ambassadeur de France à Lima fut l'occasion d'une présentation d'une magnifique collection de fourrures Kotler.

Notre photographie représente (de gauche à droite) : Mme Françoise Burthe Mique, femme de notre attaché commercial ; Mme Josette Aris, fille de l'ambassadeur du Canada ; Mme Catherine Gilbert, ambassadrice de France ; Mlle de Vaillancourt, fille de l'ambassadeur du Canada, et Mme Nicole Moreux, femme du consul de France à Lima, qui voulurent bien présenter les modèles.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Table-réfrigérateur

Dans un petit appartement ce nouveau meuble « combiné » permet de gagner encore un peu de place. De fabrication australienne, cette « table pour petit déjeuner » est montée sur un réfrigérateur et comporte des prises de courant pour brancher grill et rôtissoire électrique. Des tiroirs et des casiers sont prévus pour ranger la vaisselle, plaçant de la sorte le buffet sous la table.

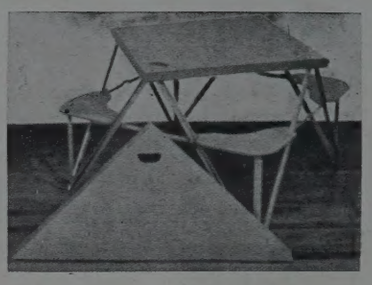


Pour le bricoleur

« Six outils en un » : hachette, marteau, pinces, tournevis, pince coupante et arrache-clou. L'ensemble est d'un maniement facile, et le poids de la hache et du marteau renforce la puissance des pinces et du dispositif destiné à arracher les clous.

Pipe-line pour charbon

Une compagnie de Pittsburgh se livre à des essais en vue du transport du charbon par un système de canalisations analogues à celles qui servent au transport du pétrole. Le charbon est écrasé, puis mélangé à de l'eau afin de se transformer en une bouillie semi-liquide, qui est déplacée au moyen de pompes dans un conduit métallique. A l'arrivée la bouillie est séchée grâce à un équipement spécial.



Pour les campeurs

Voici un meuble pliant et confortable pour le pique-nique. Le principal inconvénient des tables pliantes est leur faible stabilité. Ici, le poids des convives assure une solidité à toute épreuve. L'ensemble tient peu de place, une fois plié ; et l'encoche sert à volonté de poignée ou de porte-parasol.

Glace de poche lumineuse

Ce minuscule appareil combine lampe et miroir de poche. Il éclaire suffisamment le visage pour permettre le maquillage, mais ne produit pas assez de lumière pour gêner les personnes voisines, au spectacle par exemple ; il est muni d'une agrafe spéciale qui l'attache, éventuellement, au dossier d'un siège ou au pare-soleil d'une automobile.

Ainsi nos élégantes pourront en tous lieux et en toutes circonstances vérifier l'ordonnance de leur coiffure et la perfection de leur maquillage.

Avirons inversés

Ces avirons en deux parties jointes par un engrenage permettent au rameur de se tourner face à l'avant et de suivre ainsi sa direction sans avoir à tourner la tête. Ce dispositif, qui se montre particulièrement utile aux pêcheurs à la ligne, peut, à volonté, être bloqué pour permettre l'utilisation d'avirons normaux.

C. T.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le pèlerinage national

L'embarquement des malades sur le « train blanc ».

Quarante mille pèlerins ont afflué cette année à Lourdes pour le 31e pèlerinage national qui, ouvert le 17 août, s'est achevé le 21. La principale cérémonie eut lieu à la grotte de Massabielle, où, dans son allocution, S. Exc. Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, invita les assistants à redoubler de ferveur dans leurs prières pour la paix. Le R. P. Régis Serine dirigea les exercices spirituels du pèlerinage. S. Exc. Mgr Feltin avait gagné Lourdes à bord du « train blanc », qui transportait six cents grands malades et infirmes auxquels l'archevêque de Paris put ainsi, en cours de route, apporter le réconfort de sa présence.

UN SALON DE L'ÉQUIPEMENT DE BUREAU

Du 6 au 17 octobre, au parc de la porte de Versailles se tiendra le Salon international de l'équipement de bureau, qui rassemblera deux cents fabricants français et agents généraux de marques étrangères spécialisées dans le matériel de bureau. Ce Salon constituera un inventaire complet de toutes les techniques conçues et réalisées spécialement pour l'organisation rationnelle du bureau, qui conditionne tout effort de productivité et de modernisation.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Au Polo de Deauville les éliminatoires de la Coupe d'Or causent un certain remous. Il est de bon ton d'aller prendre le thé sur les « greens » de la Touques et même de prêter attention au jeu impétueux de Menditiguez ou de Rubirosa. Dernièrement la Ferme du Coteau opposait l'équipe de Bagatelle à celle d'Hurlingham. Bagatelle, très en forme, rentra 7 buts en 5 périodes, son adversaire aucun. Les poneys de Chadwick et de Garraham ont des reprises étonnantes, Brau n'a pas oublié ses dégagements fameux et Couturié ne laisse rien passer vers l'arrière.

Public élégant au concours hippique de Vittel, que préside le général Le Bleu. Les princes du Laos s'intéressèrent aux parcours, auxquels ne fut pas insensible S.E. El Glaoui. Dans les tribunes le prince de Beauvau Craon, la baronne James de Rothschild, M. et Mme Maurice Stern. Mme François Millet remit les prix certain jour, Mme Maurice de Wendel s'en acquitta le lendemain. M. Béghin, le comte de Maillé, M. Boutté s'inscrivent en tête des classements. M. Lamour sans faute en 1'31" dans le Prix de France fit de Tape à l'Œil, la découverte de M. Bourez, le « coming horse » de la réunion.

Avant d'aller galoper sur les pistes belges quelques cavaliers de notre équipe officielle ont fait le déplacement de Dublin à titre personnel. Attrait des « Six permanents » du terrain de Ball's Bridge, souvenir d'une réception toujours cordiale. En selle sur Marquis III, M. Jonquères d'Oriola s'adjugea l'Event n° 4 après quatre barrages tumultueux. Le capitaine de Couët est second du Trophée et le colonel Cavaillé, montant au pied levé Princesse d'Eternes, s'affirme très « popular ». Nous n'avons pas pris part à la Coupe des Nations, gagnée par l'Angleterre avec 30 points, contre 44 à l'Irlande, 50 à l'Espagne et 54 à l'Italie. M. Pierre de Gaulle assistait au « Horse Show » de ce pays ami, où le cheval est roi.

TRÉ-HARDY.

A Vittel, MM. Lamour, Blondelle, Béghin et Guimet...

Récemment mis en vedette par l'affaire iranienne, M. Gulbenkian assistait avec sa femme aux manifestations du Touquet.

... Le comte de Maillé. Auprès de lui, le général Le Bleu.

Entouré des personnalités locales, M. Charles Brune, ministre de l'Intérieur, arrive au concours hippique de Châteaudun.

COURRIER DE LA DANSE

Gitana Blanca

Les danses espagnoles déplacent toujours un public enthousiaste, et la Gitana Blanca, Mercédès Borrull de son vrai nom, encore que son spectacle ne soit pas très homogène, va légitimement faire affluer au théâtre de l'Etoile nombre d'amateurs.

La petite erreur de la Gitana Blanca a été surtout, je le crains, de vouloir nous faire connaître « toute l'Espagne », comme dit le programme, et elle a pour cela multiplié les tableaux, les chants, les soli de guitares, etc. Mais l'Espagne tient tout entière dans une petite danseuse de Triana qui brûle l'air et les planches avec ses castagnettes, ses hauts talons et l'envol de sa robe. Cela est si vrai qu'à tous ces tableaux, d'ailleurs mis en scène avec beaucoup de couleur et d'ingéniosité, j'ai préféré ce *Zapateado* où la Gitana Blanca, seulement accompagnée par un guitariste, démontre victorieusement, sur un tout petit espace, qu'elle appartient à la race des vraies danseuses gitanes, tour à tour ardente, délirante et contenant sa flamme. Pour les ensembles la scène finale *Nochebuena en el Puerto* est de beaucoup la plus réussie dans son tumulte bariolé. C'est le bouquet d'un feu d'artifice, dont plusieurs pétards sont mouillés, mais dont les pièces maîtresses nous permettent d'applaudir, avec la musique de Falla, d'Albeniz, de Granados, de Turina, de Joaquin Nin et autres, des danseurs comme Salvador Vargas et Rafael de Granada, outre l'étoile, cette Mercédès Borrull, dernière incarnation d'une grande lignée de danseurs gitans.

Y. G.

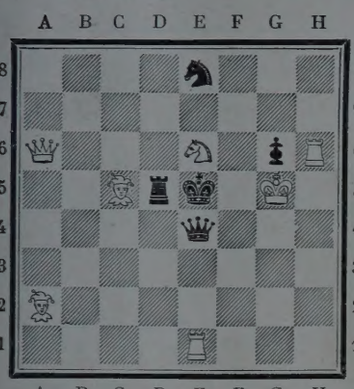
NOUS AVONS LU POUR VOUS

Paul Dupont : *Descartes théoricien géant et solitaire* (La Clé d'Or).

Bien que le tricentenaire de Descartes ait été l'occasion de la publication de nombreux livres sur la vie et les œuvres du grand philosophe, le sujet est loin d'être épuisé. Aussi bien, dans l'abondante « littérature » consacrée à Descartes est-ce surtout l'aspect métaphysique et moral de son œuvre qui a été étudié. L'ingénieur général de l'Air Paul Dupont a voulu dans ce livre présenter en Descartes le « chercheur idéal », théoricien expérimentateur et mécanicien. Il le montre en avance de trois cents ans sur la physique moderne, embrassant l'ensemble de nos connaissances.

LES ÉCHECS (N° 90)

Solution du problème n° 91, par Gilberg, 1er prix, Danbury News, 1881.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

1. Da6-f1 !!, Ré5×é6+. — 2. Df1-f5 mat.

Dame noire, tour noire et pion noir étant cloués ne peuvent pas prendre la dame blanche.

LA NOUVELLE RÈGLE INTERNATIONALE DES ÉCHECS *(suite).*

Il me reste à examiner le cas de partie nulle par triple retour de la même position. Voici d'abord l'ancien texte de la règle (Edition officielle. Bruxelles, 1930. Page 11.)

« La partie est nulle par retour de la position, lorsque la même position se reproduit trois fois, le même joueur ayant le trait. A l'effet de cette disposition, il n'y a pas lieu de distinguer entre les deux T, les deux F, ni les deux C, ni enfin entre deux figures, dont l'une est le résultat de la promotion d'un pion.

» La nullité devra être réclamée à ce moment-là et ne saurait être revendiquée si les joueurs continuent en modifiant la position. »

Je n'aime pas l'expression : se reproduit trois fois. Elle prête à confusion. Et la preuve c'est que Rossolimo s'est mépris sur son sens, au tournoi de Venise 1950, et que la partie qu'il aurait dû gagner a été nulle sur la demande de son adversaire Nestler.

Pour qu'une position A puisse se reproduire, il faut déjà qu'elle soit apparue une fois. Supposons que, dans une partie jouée, A apparaisse une première fois. Quelques coups sont joués, puis de nouveau A surgit. Quelques coups encore sont joués et A apparaît pour la troisième fois. A est apparu trois fois, mais ne s'est reproduit que deux fois, ou trois fois ? Plutôt deux fois, mais c'est ambigu.

Voici le texte de la nouvelle règle que je propose.

Si la même position apparaît au moins trois fois, avec le trait au même joueur chaque fois, la partie nulle peut être réclamée par un quelconque des deux joueurs, qu'il ait le trait ou non.

La partie nulle doit être réclamée à l'apparition de la même position. Elle ne peut plus être réclamée si l'on a continué la partie en changeant la position, à moins que la même position, avec le trait au même joueur, n'apparaisse une nouvelle fois.

Il convient de définir « la même position ».

Deux cas sont à distinguer.

Premier cas. Il y a au moins un pion sur l'échiquier.

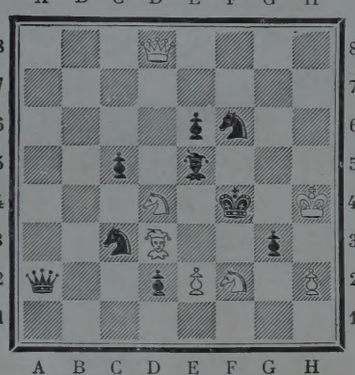
On dit qu'une position A est la même qu'une position B quand leurs photographies sont identiques.

Il y a cependant deux exceptions.

Une position A n'est pas la même qu'une position B, malgré l'identité de leurs photographies : 1° si dans A on a le droit de roquer, mais pas dans B parce que dans B le roi ou la tour a joué et est revenu ensuite à sa case initiale ; 2° si dans A on a le droit de prendre un pion déterminé en passant, tandis que ce droit est perdu dans B, parce que dans A le pion à prendre vient de faire son double pas, ce qui n'est pas le cas dans B.

(A suivre.)

Problème n° 92, par M. Karstedt. Western D'l. Mercury 1910.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

ANDRÉ CHÉRON.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'Orchestre National a offert un concert de premier rang sous la chaleureuse et vigilante direction d'Ernest Bour. L'ouverture et la suite du ballet *Prométhée* de Beethoven furent entraînantes à souhait, enlevées en un mouvement particulièrement rapide et bien arraché, qui s'infléchissait par instants afin de ménager l'expression sensible de quelques passages plus expressifs que scintillants. La *Symphonie* en *si bémol majeur* de Jean-Chrétien Bach a été jouée avec élégance. Les musiciens et leur chef ont su mettre en valeur cette œuvre charmante, fine, délicate et gracieuse dans laquelle se révèle toute l'influence de Mozart sur le fils du célèbre cantor. Un prélude, *Cosmogonie,* écrit par André Jolivet, qui s'inspira de la célèbre pensée antique égyptienne : « l'Essence du monde, c'est la musique », témoigna de l'inspiration ardente du compositeur. Il a du souffle mais prend plaisir à fouailler les auditeurs, à les irriter par des notes discordantes, à éveiller volontairement chez eux l'instinct de combativité. Le *Concerto* de Martinu bénéficia d'une interprétation hors de pair. Lucette Descaves, l'éminente pianiste, le fit sonner haut et clair ; elle sut placer en relief l'esprit pétillant qui anime cette partition. L'équilibre le plus parfait régnait entre les instruments de l'ensemble symphonique et la partie soliste. Des perfectionnements techniques permettent maintenant de mieux diffuser les sonorités des instruments à clavier, infiniment moins déformées qu'autrefois.

Sous le titre lumineux de : « Musique au soleil », Pierre Piagliano et ses virtuoses ont fait entendre *rumbas* et *boléros* ainsi qu'un *paso doble flamenco* avec castagnettes, du plus heureux effet. Les émissions inspirées par le folklore d'origine espagnole et américaine créent une ambiance ardente de joie communicative, et l'on ne saurait trop en louer les bons effets sur le moral des sans-filistes.

W.-L. LANDOWSKI.

« C'EST LA NUIT QU'IL EST BEAU DE CROIRE A LA LUMIÈRE... »

Ainsi s'exprime Chantecler dans la célèbre pièce d'Edmond Rostand. Et il est bien vrai qu'on a quelque mérite — mais plus encore de joie — à prévoir le meilleur au moment du pire, à penser le printemps au seuil même de l'automne.

Voilà ce qui fait la noblesse et le bel équilibre de tous ceux qui suivent le rythme de la nature, paysans ou jardiniers. Planter en octobre les précieux oignons qui dès Avril donneront ces nobles et fraîches tulipes dont les vives couleurs égaieront les pelouses ou chanteront dans la maison, ou bien ces jacinthes fines aux douces teintes bleu lavande ou rose tendre ; oui, planter en octobre, c'est considérer l'avenir sous un jour meilleur, avec espoir, avec sérénité !

Dans nos temps agités, tout acte de confiance et d'optimisme possède une inestimable valeur. Pourquoi vous et moi ne nous offririons-nous pas ce plaisir, cette chance d'être plus forts ? Cultivons nos jardins... (ou nos balcons !...) Plantons donc chez nous ces beaux oignons hollandais robustes et sains qui contiennent toutes les vivantes promesses du printemps.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

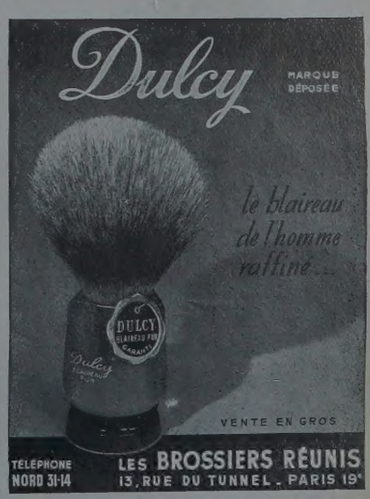
Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

PORCS 3.000 fr. pièce, venir choisir. Agneaux, veaux, vente à crédit. Ecrire : Porcherie FARM, MONTESSON, S.-et-O.



Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

SEULS FABRICANTS
TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE

LA MARQUE SUR LISIÈRES ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ SOU NE SE FROISSE PAS VOUS GARANTIT UN COTON DE QUALITÉ